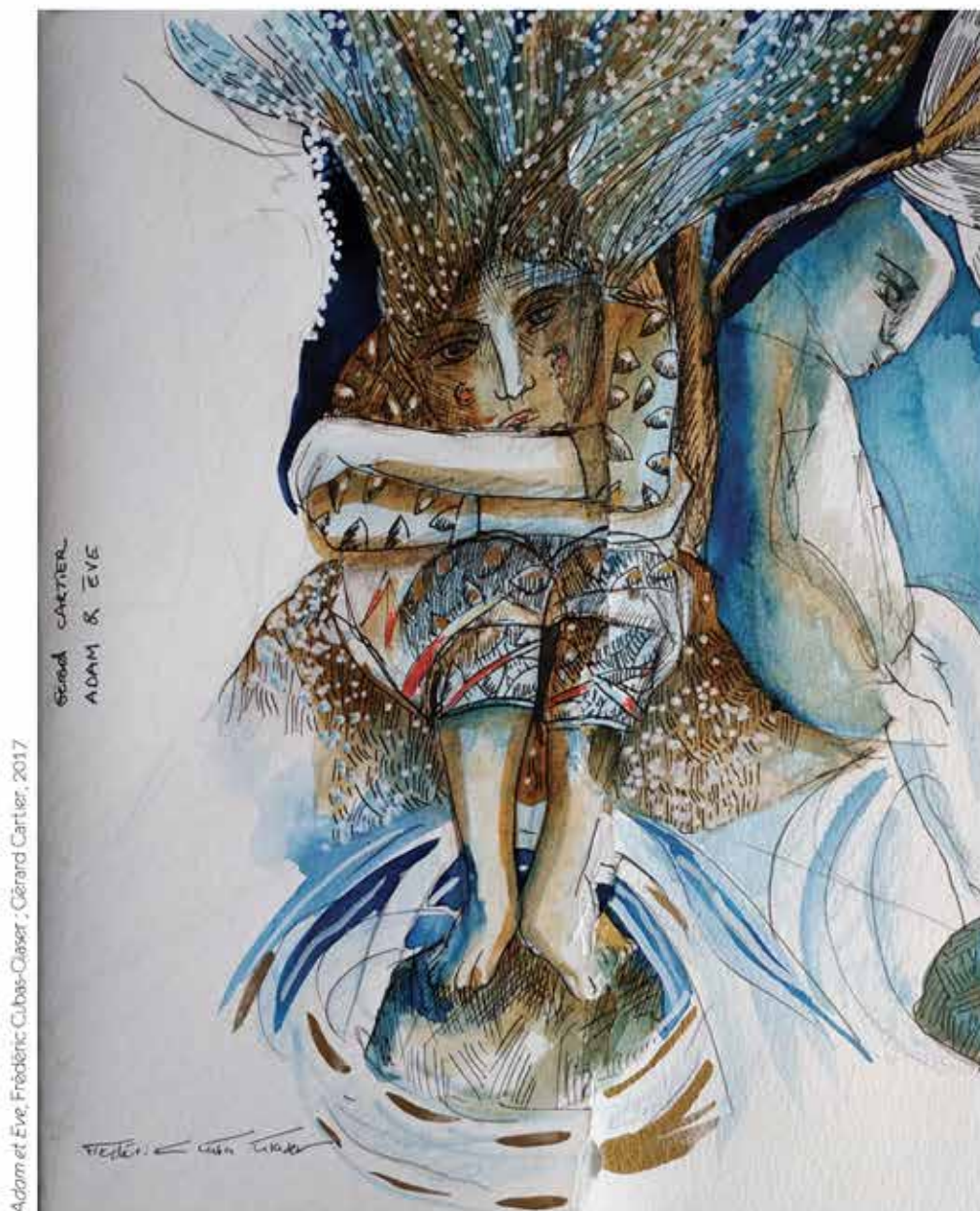


incertain regard

la revue

N°20 - été 2021

de la résistance au monde... à la confrontation à soi



A. BARBUSSE, P. BERGOUNIOUX, X. BOGGIO, G. CARTIER, E. CHASSEFIÈRE,
F. CUBAS-GLASER, M. DAGAND, A. DUJIN, K. EL MORABETHI, P. FOURETS,
J-P. GAVARD-PERRET, M. GOUAUX, P. GUILLARD, C. GUILLEMIN, N. JAEN,
D. LARDEUX, D. LEUWERS, M. LE VEXIER, LOUIS, A. MARTENOT,
H. MARTIN, G. NOIRET, J. PERGUET, T. RENARD, C. TELL, S. VOÏCA

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Ronda Lewis
Gérard Noiret
Thierry Renard
Katell Landier, Maire-adjointe à la Culture d'Achères
Hervé Martin, Fondateur de la revue *incertain regard*

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL	P. 4
Catherine Champolion	

En suspension : à F.C-G. Gérard Noiret	P. 5
---	------

AUTOUR DU LIVRE PAUVRE	P.7/12
<i>Livre pauvre</i> . Pierre Bergounioux	
<i>“Les yeux fertiles” ou comment l’aventure des “Livres pauvres” s’est installée à la bibliothèque Paul-Eluard d’Achères</i> . Dominique Lardeux	
<i>Le livre pauvre, aujourd’hui</i> . Daniel Leuwers	

MISCELLANÉES	P. 13/31
---------------------------	----------

Sélection de la rédaction	
<i>A Petros, crise grecque</i> (extraits). Anne Barbusse	
<i>La chute</i> . Ariane Martenot	
Textes de Khalid El Morabethi	
<i>Nuitamment</i> . Nicolas Jaen	

Contributions des Chantiers d’écriture	
<i>Viens chez Livinec et regarde</i> . Marie Dagand	
<i>Au gui l’an neuf</i> . Patrick Fourets	
<i>Ciel voilé. Intimité de la nuit. J’ai attendu... A cette heure déraisonnable... La femme, le buisson et le commandant de cercle</i> . Martine Gouaux	
<i>Axis mundi. Mes anges. Cerise de mai. Mère de toute vie</i> . Patrick Guillard	
<i>Après</i> . Claudine Guillemin	

CARTES BLANCHES	P. 32/56
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : deux critiques et deux interviews	
Carte blanche à Hervé Martin : Eric Chassefière. Sanda Voïca	
Carte blanche à Thierry Renard : <i>Souvenirs de Paul Desalmand... La perte l’oubli</i>	

PAGE 99, JOURNAL D’UN LECTEUR “L’évidence des Ateliers Boggio”	P.57/64
Par Jean Perguet	

NOTES DE LECTURE	P. 65/73
<i>Betty</i> , de Tiffany McDaniel par Patrick Fourets	
<i>La France aux quatre vents</i> , de Francis Combes par Patrick Fourets	
<i>Robinson Crusoe</i> , de Daniel Defoe par Patrick Guillard	
<i>En passant</i> , de Gérard Noiret par Patrick Guillard	

NOTICES BIOGRAPHIQUES	P. 74/78
------------------------------------	----------

Éditorial

Pour le comité de rédaction,
Catherine Champolion

Consacré en partie au Livre pauvre, voici un numéro 20 qui n'est pas paru en 2020 ce qui aurait été une heureuse coïncidence. 2020, année blanche donc, année sombre. Frédéric Cubas-Glaser est mort au cœur de l'été. Frédéric accompagnait *incertain regard* depuis 2015, choisissant les artistes, nous conseillant. Il vivait la version achéroise du livre pauvre, cette journée rituelle de fin novembre, comme un enchantement. Ce sont ses mots. Le comité de rédaction, ses amis peintres, ses amis poètes l'accompagnent dans ce numéro. Gérard Noiret dit son amitié au peintre disparu. La journée du livre pauvre à la bibliothèque d'Achères lui sera dédiée. Vous relirez dans le numéro 11 un entretien avec le peintre, lumière sur son œuvre. Puisque la vie reprend ou continue, c'est selon, nous retrouverons les miscellanées avec les fragments de Khalid El Morabethi depuis la Tunisie, Ariane Martenot nous donne de ses nouvelles, *La chute*, troublante. Les chantiers d'écriture, Claudine Guillemin nous parle aussi de disparition. D'autres sont au rendez-vous : les cartes blanches, belles ouvertures sur la littérature. Heureux hasard, le journal d'un lecteur fait la part belle à la peinture.

En trois textes personnels, Pierre Bergounioux, Daniel Leuwers et Dominique Lardeux font cause commune du livre pauvre. Il y est bien sûr question de livre, de papier, d'édition, du temps qui passe et plus précisément de son accélération inexorable. De l'oasis préservée, malgré tout, du livre pauvre, comme une façon de prendre date avec l'avenir.

Et nous distinguons déjà le numéro 21 à l'hiver 22. Le décalage se poursuit. Pourquoi pas ?

Gérard Noiret

En suspension

à F.C-G

I

La Carmen avec sa chevelure en flamme, comme la pointe soufflée de ce triangle dont la base est un personnage aux avant-bras levés...

La Carmen avec de part et d'autre ces personnages qui font passer des teintes chaudes du bas de la composition à celles plus froides du haut...

La Carmen encadrée de noir est de loin le tableau que j'ai le plus contemplé depuis trois décennies, retrouvant à chaque fois l'invitation qui me l'avait fait choisir

En réponse à l'offre formulée avec la voix de l'amitié qui venait de naître, au terme de ce repas suivi d'une présentation de ton travail qui m'avait laissé bouche bée.

II

Dans la chambre des enfants, il y a une des fables composées à l'occasion de notre première collaboration. Avec sa répartition naïve puissamment colorée des poules, de l'enfant et de sa mère, et du dragon...

Dans le salon est encadré La chute de l'ange, ce tirage 9/10, repris au feutre - notamment pour le bleu - que tu nous a donné après l'improvisation devant tes toiles à la bibliothèque...

Il n'y a que mon portrait pour demeurer dans mon atelier. Tu me l'as offert lors de notre dernière rencontre. Tu as donné à mon visage ton regard.

Il faudrait une exposition complète de nos échanges pour qu'il rende tout son sens. Moi, le matin, souvent, je jette un œil sur lui avant d'entreprendre un collage.

III

Souvent, je marche sur les traces de ces matins où je t'appelais pour avoir de tes nouvelles. Nous parlions de la poursuite de notre Résidence et de tes retours chez toi. J'étais impressionné par tes derniers tableaux, toi tu étais sûr que la maladie te permettrait d'élever encore d'un cran ton travail...

Je sais que le prénom sur mon portable est inutile. Je regrette parfois que tu n'aies pas enregistré un message d'absence. D'autres fois non et je me dis qu'il va falloir que j'efface le numéro...

Mais non.

Autour du livre pauvre

Pierre Bergounioux

Livre pauvre

On ne sait ce qui se passe, nous arrive que lorsque c'est devenu du passé. Ma génération, qui s'en va, n'aura fait qu'entrevoir le tournant de la civilisation, la révolution numérique. Elle en aura connu les prémices mais n'en verra pas le plein effet, qui s'annonce prodigieux.

Nous aurons été les derniers habitants de la galaxie Gutenberg. La perfection est toujours l'amorce du déclin. Je suis à peu près contemporain de l'invention du Livre de Poche, en 1953. La littérature classique et même moderne, partiellement, devient accessible à tous. Le prix d'un volume simple représente une heure de travail non qualifié – deux francs –, le double coûte 3 francs 40, le triple – *Les Possédés* de Dostoïevski, par exemple – 6,70. Je vois encore les couvertures en couleur, celle du *Voyage au bout de la nuit* de Fontanarosa, Rimbaud, fumant la pipe, croqué sur fond bleu ciel, la Sologne boisée, lacustre, vaporeuse du *Grand Meaulnes*.

C'est cet équipement merveilleux, très peu onéreux qui est frappé de péremption par le numérique quand s'estompait à peine le souvenir du temps où un roman d'Anatole France était vendu quatre francs et qu'un salarié agricole de ma lointaine province était payé cinquante centimes par jour, logé dans la grange, il est vrai, et nourri. Aurait-il transpiré une semaine pour se procurer *Les Dieux ont soif* ou *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* qu'il n'en aurait guère été plus avancé. Il était occitanophone et, avec ça, illettré.

On est quelques-uns, d'un certain âge, à suivre difficilement le mouvement. Ainsi, Daniel Leuwers, non content de réunir poètes et peintres sur du gros papier plié en deux, limite à quatre ou six exemplaires le nombre d'exemplaires ainsi obtenu pour les soustraire, de surcroît, aux circuits marchands.

On se demande à quoi bon. Ils resteront les plus inconnus de tous les livres. A moins que les bibliothèques publiques ne s'en mêlent, rassemblent, exposent ces travaux et le tour est joué.

Dominique Lardeux

“Les yeux fertiles” ou comment l’aventure des “Livres pauvres” s’est installée à la Bibliothèque Paul-Éluard d’Achères

J’ai commencé à réaliser des “Livres pauvres” en 2013, à l’occasion d’un salon du livre d’artiste qui se tenait à Bruxelles, amicalement sollicité par Armand Dupuy et Daniel Leuwers, “père” du concept.

J’ai été très vite séduit par l’objet, la rencontre artistique (la plupart du temps, nous ne nous rencontrons pas, tout passe par La Poste) entre un texte poétique, généralement court, et une intervention plastique toujours originale – dessin, peinture, collage – sur une simple feuille de papier à dessin pliée. Quelques exemplaires – de 3 à 6 – originaux, manuscrits, peints, numérotés et signés par le poète et le plasticien, tout cela hors commerce !

La singularité de ces livres pauvres tient pour moi à ce que l’intervention plasticienne “n’illustre” pas le texte (il m’arrive d’ailleurs plus souvent de travailler sur une page blanche que de réagir à un texte), pas plus que le texte “n’illustrerait” le dessin ou la peinture proposés ; il s’agit bien d’une “rencontre” entre deux expressions artistiques qui entament un dialogue souvent surprenant, toujours excessivement riche. Je suis toujours ravi quand un livre que j’avais préparé (dessin ou peinture) me revient avec un texte que je n’avais pas imaginé : divine surprise par laquelle le texte du poète me fait voir autrement ce que j’avais conçu. C’est bien ce qui m’attache à cette forme de création, cette complicité artistique qui s’accomplit dans la beauté d’un geste non commercial, geste artistique pur.

C’est également une expérience picturale et graphique très riche, où l’on travaille sur l’espace plié d’une feuille, en prévoyant qu’un texte y prendra place, dans des formats très différents les uns des autres, parfois très petits, en usant de techniques variées qui viennent enrichir notre pratique plasticienne. Il y a là une liberté créatrice qui rejillit sur mon travail de plasticien, le livre pauvre me conduisant à explorer de nouvelles pistes artistiques. Ainsi, un dialogue s’instaure entre les livres pauvres auxquels je participe et mon activité picturale et graphique par ailleurs. Les deux domaines sont liés, étroitement.

C’est ainsi que j’ai pu collaborer à un ensemble de livres pauvres, avec de nombreux écrivains et poètes, la frontière n’étant pas un obstacle pour réaliser des livres avec des poètes d’autres contrées !

Et l’aventure continue ...

En 2016, lorsque la bibliothèque Paul-Éluard m’a proposé d’exposer mon travail,

j'ai souhaité qu'une journée du "Livre pauvre" ait lieu, pendant la durée de l'exposition, journée pendant laquelle travailleraient ensemble, sur place, et en public des poètes et des plasticiens. L'idée était que ce dialogue si fécond passe, le temps d'une journée, par la rencontre "vraie" entre artistes, ce qui n'a jamais lieu en temps ordinaire, les livres en préparation voyageant entre plasticiens et poètes par voie postale ; ce qui fait que très rares sont les rencontres entre nous, et jamais autour de l'objet créé. Or, quelques expériences menées m'avaient montré l'incroyable richesse d'un travail ensemble, dans le temps réel de la création d'un livre. Il y a, pendant que poètes et plasticiens travaillent sur ces objets artistiques communs, une énergie qui se développe, sans qu'il soit absolument nécessaire que le partage passe par la parole : l'instant poétique est là, vécu, moments rares, alors que les uns comme les autres sommes plutôt habitués à un travail solitaire, à la table et dans l'atelier. C'est aussi un temps de "vérité" de la création, exercice difficile où il s'agit de réagir sur le champ à une proposition textuelle ou picturale : il en faut, de l'énergie et de l'expérience pour aboutir à quelque chose de fort, à cette alchimie de la relation créée entre le texte et le dessin ou la peinture !

Et le public ressent bien cela, la rareté d'un moment privilégié de création dont il est le témoin, comme s'il pénétrait dans l'intimité de l'atelier ou du bureau ... Moment qu'il partage avec nous, découvrant à l'occasion que la création artistique est d'abord du travail, acharné, dense, réfléchi.

Nous avons donc réalisé cette année-là un ensemble de livres qui ont constitué le début d'une collection : "*Les yeux fertiles*", destinée à la bibliothèque Paul-Éluard. Car l'idée a très rapidement pris forme de faire de cette journée du "Livre pauvre" un rendez-vous annuel de création, réunissant poètes et plasticiens, et d'enrichir ainsi la collection. C'est l'enthousiasme des participants, artistes comme public, qui a permis que cette expérience perdure, et devienne en quelque sorte "institutionnelle", grâce bien sûr à la Direction de la bibliothèque qui est aujourd'hui porteuse et maîtresse d'œuvre de ce projet. Et j'en suis personnellement enchanté...

Daniel Leuwers

Le livre pauvre, aujourd'hui

Les livres pauvres sont nés en 2002. Ils vont donc bientôt fêter leur vingtième anniversaire, après s'être confrontés aux infinies variations de l'air du temps.

Leur naissance a été saluée avec enthousiasme, dans la foulée bien comprise de la geste qui a uni Mallarmé et Manet, qui a vu courir sur la page les "calligrammes" d'Apollinaire et qui a contribué à l'âge d'or des livres d'artistes sous l'impulsion majeure du surréalisme. Le livre pauvre n'a, en fait, de pauvre que la modicité de ses frais de réalisation (éditeurs, imprimeurs, lithographes et graveurs sont éliminés) au profit de l'écriture manuscrite et de la peinture originale. Mais il a surtout l'orgueil de se soustraire au circuit commercial. L'idée qui prime, c'est le partage généreux d'un art fait pour tous et d'un nivellement démocratique par le haut.

Pour les tenants de la décroissance, une telle initiative fait sens. Mais pour les zéloteurs du néo-libéralisme, les concepts de pauvreté et d'humilité créatrice sont regardés avec pitié ou condescendance, sauf à inscrire les livres pauvres (peu coûteux) dans le circuit marchand (coup double sur le dos d'un idéal où l'esprit d'équipe et de partage prévalait).

Vingt ans après l'avènement du livre pauvre, le climat intellectuel a grandement changé. L'argent a retrouvé ses lettres de noblesse, et le prix des "livres de poche", qui furent pour toute une génération un accès providentiel à la culture, ont progressivement rejoint les prix des livres "normaux". La révolution numérique est sans doute appelée à prendre un relais prometteur si, du moins la dite révolution est conduite avec une exigence éthique et cette lucidité dont René Char nous dit qu'elle est "la blessure la plus rapprochée du soleil".

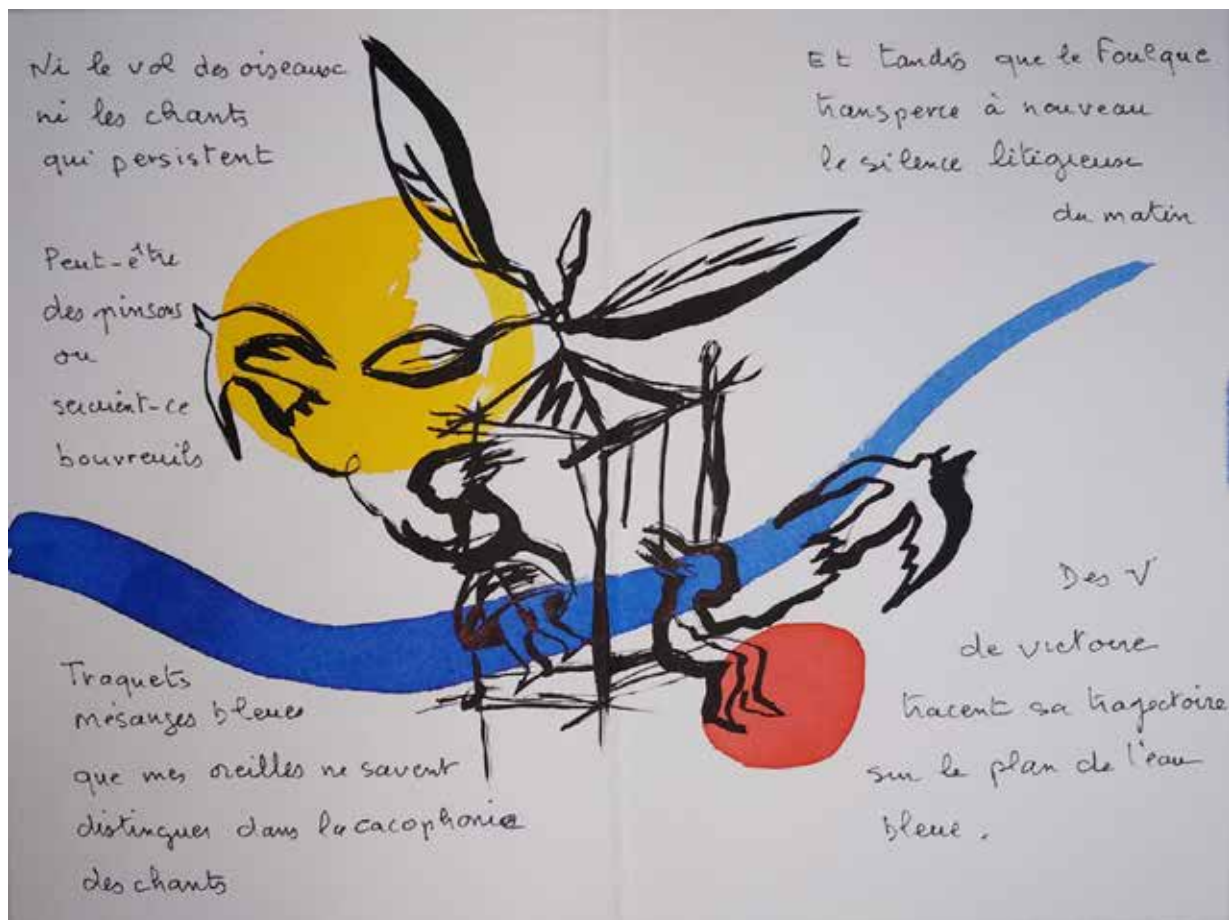
A l'intersection de la fin du livre imprimé conçu par Gutenberg et de la mise sur orbite de la révolution numérique, le livre pauvre réalisé à peu d'exemplaires (quatre, généralement) prend le risque de passer pour une résurgence de l'art des enluminures du Moyen Age. Mais il ne manque pas de ressources.

Les livres pauvres ont, en effet, vocation à être montrés lors de nombreuses expositions à travers le monde. Ils invitent donc à une présence physique des lecteurs qui ne tournent plus les pages d'un ouvrage mais qui tournent autour de l'ouvrage déployé sous toutes ses facettes dans des vitrines qui préfèrent la hauteur à l'à-plat traditionnel.

Des catalogues sont destinés à montrer les livres pauvres qui n'hésitent pas, dès lors qu'est mis en jeu leur rayonnement, à recourir aux plus grandes maisons d'édition – noble retour du balancier. Et la recension numérique, qui prend désormais le relais, obéit à la même logique pour broser un tableau de l'art contemporain – écriture et peinture mêlées.

Enfin, les livres pauvres n'hésitent plus, ces dernières années, à recourir à des thématiques qui prennent en compte les lieux où ils feront l'objet d'une donation (ainsi les collections "L'Apocalypse", "Du Bellay" et "Gaspard de la nuit" à Angers ; "Jacques Vaché" et "Claude Cahun" à Nantes ; "Paul Valéry" à Sète ; "De l'Allemagne" à Belfort ; "Fromentin" à La Rochelle ; "L'eau et les rêves" à Toulouse).

La Bibliothèque Paul-Eluard d'Achères a, elle, opté, depuis cinq ans, pour des journées de création collective en vue de constituer une collection originale placée sous le signe des "yeux fertiles". Présence et partage se trouvent ainsi idéalement à même de favoriser le déploiement des richesses du livre pauvre.



Rien ne semble gêner, Marianne Le Vexier ; Hervé Martin, 2019

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Anne Barbusse

A Petros, crise grecque

Extraits

écriture

puisque tu m'as volé ta parole
puisses-tu me laisser l'écriture - au fond des jours
les tambours du monde rythment un temps misérable
mais je parvais mon seul souffle - s'il ne s'arrête de lui-même
je ne puis l'éconduire dans l'hiver - alors je vaque à la pâleur du ciel
et je m'empêtre dans les silences que les hommes prolongent sans le vent

elle a le visage de l'aube homérique

tu te tais - tu sais que l'amoureuse ira jusqu'au bout - *do what you want* - tu as peur
tu signes la réversibilité de la peur dans l'hiver ambivalent
l'après-Noël avait un goût de paradis alors tu te réfugies dans le déni
c'est facile comme l'inertie de l'attente vierge
ton visage est mangé par l'espace et tu t'appliques à l'autodestruction - *but we have a connection* - il faudra bien que l'hiver déguerpisse
j'ai déjà suicidé mon amant voudrais-tu que je tue ce désir clair
quand se rapproche la mort très jeune on a des sursauts comme la mer d'hiver
l'amour est un goût de voyage qui échange le temps mordu contre de
l'espace et du ciel et de la terre - l'amoureuse est une femme stérile mais
certaine - l'amoureuse
est ce voilier qui ne sait voguer - elle se penche sur l'immobilité pleurée elle a
le visage de l'aube homérique - les doigts de rose - elle contredit tous les réels

Ariane Martenot

La chute

Passant le clair de son temps sur ses écrans, notre ado ne sort plus qu'à la tombée de la nuit pour réapparaître à l'heure du déjeuner. Hier, j'ai préparé ses sandwiches préférés – saucisson-beurre-cornichons russes – et nous l'avons traîné dehors au réveil. Les yeux clignant sous le soleil, encore maussade, il dégaine son téléphone pour nous montrer le trou noir dont on aurait enfin l'image. Celle-ci passe de mains en mains ; ça ressemble à une éclipse de soleil. Et c'est nous, parents, qui avons le sentiment d'être mal réveillés devant son enthousiasme : la science est parvenue à capter un trou dans l'espace, c'est énorme ! Il attend avec impatience la vidéo, résultant de différentes prises de vues de par le monde.

Le soir on dîne avec sa sœur, elle prépare un fanzine en hommage à un homme dont elle suit les stories sur Instagram. Ce monsieur a deux chiens, se filme en train de jouer avec, en train de voler de la peinture, en train de taguer, en train de boire, de vociférer des poèmes truffés d'injures... Une vie singulière certes, qui semble fasciner notre fille, elle extrait des images et dessine à partir de ce matériel.

- 40 planches sans scénario ?

- Ben oui, je vois pas l'intérêt d'un scénar, c'est juste un fanzine, maman.

Mais comment font ces jeunes gens pour s'organiser sans l'aide des mots ? Je pense que l'image l'emporte sur la littérature mais je n'en dis rien. La nuit je fais encore ce rêve, avec des variantes bien entendu, mais la teneur est toujours la même : je tombe, je tombe comme Alice au pays des merveilles, exultant de ne plus résister à l'envie de me jeter dans le vide, je me confie aux vertiges de la chute.

En général ça commence sur un point culminant, une vue magnifique s'étale à mes pieds ; souvent je me tiens en silence face à la mer, dansante, un bleu profond auréolé d'écume, une masse si attractive qu'il me faut m'en approcher, toujours plus près. Je pourrais m'élancer joyeusement – après tout je suis dans un rêve – je préfère aller prudemment, tel un varappeur du dimanche. Du moins c'est ce que je crois car le but d'un alpiniste c'est l'ascension, le grandissement vers les hauteurs alors qu'il me faut absolument déchoir, le corps collé à la pente, irrésistiblement attirée vers le bas. Je me crois engagée dans une descente très sécurisée – tâtonner du pied le long de la paroi, prendre appui, toujours bien verticale surtout – si absorbée par le vide qu'il me semble me remettre à penser lorsque je réalise que je me suis avancée trop loin pour reculer. Je dois considérer la réalité : impossible de refaire le chemin en sens inverse, je suis seule, collée à la paroi, juste au-dessus du vide.

Je vais glisser maintenant, j'ai une envie folle de me laisser aller, de ne plus retenir mon corps et j'en éprouve le poids exact lorsqu'il se détache de la paroi. Glisser dans l'herbe mouillée, les pieds devant, de la craie au bleu éthéré, du ciel à la mer, l'accélération, la vitesse m'emportent. Le plaisir d'avoir cédé à mon désir également. Enfin rassasiée de ce manque : aller vers ce qui me semble important, au prix même de ma vie. La félicité se trouve peut-être dans le mouvement, le déséquilibre, le basculement. Peut-être n'est-ce que les prémisses du plaisir, car la jouissance est brève, et mon exaltation s'inverse proportionnellement à la vitesse de la chute.

Sauter ou ne pas sauter n'est plus d'actualité, il n'y a plus de choix maintenant, je vais mourir à cause de ce désir de m'approcher de la surface de l'eau, de la traverser même, d'aller au-delà. The voyage out. Mais que suis-je venue chercher ? De quelle Ophélie me crois-je investie ? A ce point de rupture, je tremble de n'être que moi-même : une présomptueuse qui va payer son impudence dans l'instant. Évidemment, jamais personne ne vient à mon secours, vous-même, lecteur, vous me suivez à grand-peine sans pouvoir intervenir. Je ne vois que Cary Grant pour me sauver, comme dans *La main au collet*. C'est vrai qu'alors, pendante au bout de cette main de fer, ce beau visage mâle au-dessus de moi, je serai prête à avouer toutes les bassesses dont mon âme regorge.

Je sombre entre ciel et mer. Mais pourquoi ai-je quitté ce point de vue pour m'aventurer à la lisière de la mort ? J'étais si bien là-haut – désormais là-haut est hors de portée – sottise que je suis, j'aurais dû penser au retour, à l'après. J'aurais pu sécuriser la descente, m'encorder, demander de l'aide, emporter mon téléphone. Je suis allée trop loin, comme Icare, comme Narcisse, je n'ai pas su me maintenir dans un juste milieu. La terreur s'empare de moi, je veux retrouver ce monde imparfait, bruyant et sale. Mais je descends, inéluctablement, le vent siffle et la falaise de craie n'est plus qu'une trace claire, comme si je glissais le long d'un coup de pinceau. Au pied de la trace, les vagues furieuses m'attendent, si j'en ressors, elles jetteront mon corps sur les rochers, jusqu'à ce que mes membres s'en détachent, jusqu'à ce que mon sang se mêle à l'eau. Je vais mourir. Ai-je vraiment choisi cette fin ? Non, je désirais m'en approcher seulement, toucher du doigt la plaie qui me taraude. C'est ça ? C'est là ? ça fait mal ? ça fait jouir ? J'ai glissé pour rire, pour voir, pour de faux, parce qu'écrire le permet. J'avoue que c'est un envoûtement tenace, si puissant que j'ai oublié de semer quelques petits cailloux sur mon chemin, quelle est la formule magique pour revenir au début : « Tourner la page ? »

Je m'entends crier, glissant vers l'issue fatale à une vitesse vertigineuse. J'attends l'impact et l'acmé de mon délire, ce sera ma fin, certes, mais aussi le couronnement de mon plaisir. Je guette les prémisses de la jouissance, comme si son envol se confondait avec la mort. Mieux : comme si la distorsion du temps, l'effet de ralentissement qu'offre le plaisir allait me sauver de la mort. Sauf que cette courte expérience existentielle, répétée à chaque rêve, est réduite à néant par la chute : l'inassignable extase m'échappe chaque fois car je ne me rappelle jamais le moment même de ma disparition, lorsque mon corps pénètre la surface, le point de jonction où l'eau se referme sur moi, jusqu'à ne plus refléter que le ciel.

Khalid El Morabethi

Les crises sont toujours en cours de construction. Puis l'opération. Pas d'enfance. Conduire les souvenirs vers une autre province. Pas d'anniversaires. Pour que je sorte. Les crises font des miracles. Il faut que je me noie pour que je me prépare. Il faut que je me noie pour que mon esprit se sépare en 4 parties, 2 parties, 8 parties, 631 parties. Il faut que je me noie pour un remplaçant libre. Puis l'opérateur. Pas de vertige. Pour que je sorte. Les crises suppriment la faiblesse. Il faut que je me noie pour que je ne doute jamais. Il faut que je me noie pour que je sorte de l'autre côté de la construction. Il faut que je me noie pour que je voie le grand regard honnête. Pas de mensonges. Prendre le risque. Pour que je sorte. Les crises pénètrent les consentements. Il faut que je me noie pour que j'articule. Brûler le ventre. Les crises m'apprennent. Arracher la chair. Les crises m'entourent. Voir plus clair. Les crises se présentent comme remède. Pour que je sorte. Pas d'hésitation. Il faut que je me noie pour que je sorte

C'est comme si je rédigeais une lettre de motivation. Prendre les os. Prendre la machine à coudre, je ne comprends toujours pas comment ça fonctionne. Un jour, ça sera moi la solution la plus simple, un jour, je vais me réveiller et je vais savoir comment ça fonctionne sans lire le manuel d'utilisation. Mais pour le moment, je suis sur le dos. Mais pour le moment, je me concentre. Mais pour le moment, j'ouvre l'œil de derrière la deuxième tête, je ne sais pas encore comment ça fonctionne. Un jour, ça sera moi la solution la plus simple, un jour, je vais me réveiller et je vais savoir tout simplement. Mais pour le moment, je mesure. Mais pour le moment, je suis dans la mesure de. Mais pour le moment, je découvre ma réaction. Mais pour le moment, ma mâchoire, je ne sais pas encore comment ça fonctionne. Un jour, ça sera moi la solution la plus simple, un jour, je vais me réveiller et je vais savoir comment j'ai pu ouvrir en grand la bouche et tout avaler d'un seul coup. Mais pour le moment, je rédige une lettre de motivation, je me concentre, c'est sérieux

Non, Tentacule n'est pas en train de donner plus de questions que de réponses, son QI est très élevé pour ça. Je dois dire qu'il a un grand projet, la lumière, qu'il a un objectif, la grande lumière, que son sang et sa chair sont maudites, les consommer ne fait que conduire à la chute de la lumière. Oui, Tentacule est en train de diriger tous les agents de la ville vers des études d'architecture, c'est très important et surtout ses creusements, il force les creusements, la lumière, il s'accroche aux creusements, l'identité de la lumière, il saisit ses creusements, la perspective parfaite diffusera la lumière

Oui, je déteste les forêts, c'est trop. Je prends vraiment tout ce que je reçois. J'ai besoin de construire des bâtiments, je suis en train de construire des bâtiments et des autoroutes, c'est le futur, mon propre futur, c'est le bon futur. Je dois construire des ponts, beaucoup de ponts, personne ne peut construire des ponts comme moi. Oui, il y a dix observateurs à la peau orange que je dois payer tous les trois mois et surtout payer leurs impôts. Oui, j'ai fait un casting, j'ai bien sélectionné ces dix observateurs qui font bien leur travail, qui m'observent en train de construire des restaurants, des bâtiments et des autoroutes, des labyrinthes, des escaliers et un zoo où les visiteurs peuvent voir mes volontés me prier

Ma viande possède une connotation... La meilleure volonté. Je m'efforce de réfléchir, ce n'est pas mon point fort, je ne pense surtout pas aux conséquences et j'engage l'essentiel de mon existence. Je suis fier de ma cuisine, alors, c'est ma viande qui parle, donc, c'est ma viande qui contrôle la continuité de mes textes. Je suis fier de mes miroirs qui entourent ma salle de bain. Je soutiens mon regard et devant l'analyse accrochée au-dessus de mon lavabo, je prends mes réflexes. Ma viande me représente, elle me guide vers l'évidence. Tout agent rêve d'être un architecte, il faut juste que l'esprit soit préparé à accueillir l'idée

Nicolas Jaen

Nuitamment

Volets ouverts en meurtrière
sur les roses roses du ciel.

Comme si cela n'existait pas,
ni ciel charnu, ni roses légères,

s'absenter en soi-même,
se retirer un moment en soi.

C'est la fleur d'intériorité.

Fissurant la nuit du bitume,
Trois trèfles à trois feuilles, en guenilles.

Le parler des anges s'entend
avec l'oreille du cœur.

Il n'est de guerre plus douce
que celle dont le pas ne tue pas.

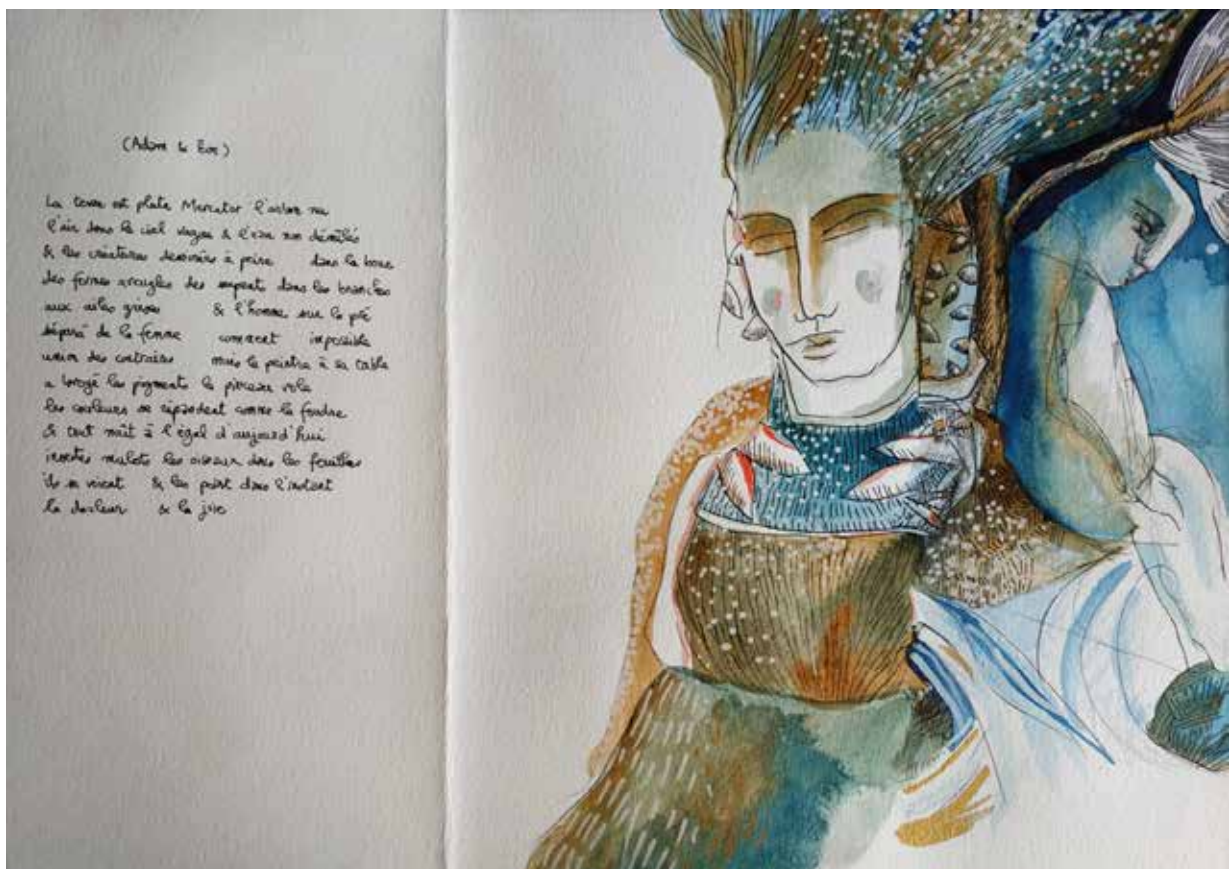
La chance est le quatre pour le trèfle.

La nuit est de velours sombre.
Aucun ressac, seul l'allant

sur la mer de la tranquillité.
Lune diurne tout à l'heure,

apparaissant et disparaissant
derrière des nuages en chemise.

Noir pareil aux cheveux de Leïla.



Adam et Eve, Frédéric Cubas-Glaser ; Gérard Cartier, 2017

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Marie Dagand

Viens chez Livinec et regarde

Cette silhouette m'obsède depuis des années. Depuis, à vrai dire, que je viens à *L'école des filles**, sur le Chaos. Cette toile, je ne saurais la dater hormis l'année inscrite sur le cartel, je ne saurais la dater ou plutôt la ranger dans l'ordre chronologique de l'œuvre. Le « 2013 » ne me dit rien, sinon que j'ai commencé à suivre l'artiste avant. Comme on dit. Je sais que l'impression d'une œuvre dans la rétine, dans les pensées, est personnelle mais je ne peux m'empêcher de te commander de venir la voir, au-dessus du Chaos.

La composition en est pourtant d'une sérénité désarmante. C'est le motif récurrent du peintre. Celui d'autres aussi, chacun de nous deux par exemple. Le motif, donc, d'une banalité si on veut, d'une quotidienneté, traité comme d'habitude par l'artiste en noir saturé, bien que cette fois laqué, ce n'est pas toujours le cas. Ce motif comme une quête ancestrale au cœur de nos êtres, se découpe en équilibre sur une forme géométrique elle aussi archaïque, adoucie.

« Du déjà vu, déjà peint » m'opposeras-tu et tu auras raison. Alors est-ce la matière, la composition, le format, un autre parti pris qui échappe, qui fait que cette œuvre m'interroge ? Est-ce la part de connu, de déjà vu, qui résonne en moi ou la part d'incertitude ?

Le décalage certainement dans l'équilibre menacé. Mine de rien. La courbe adoucit la menace. Donne place à l'inquiétude.

Le format indiqué, 30x40, habituellement ne m'attire pas. Je peux m'abîmer dans un carré 21x21 ou 15x15 ou me laisser engoutir dans l'espace d'une fresque.

Le format ajoute au commun, rien d'extraordinaire dans ce tableau. Terrain connu. La matière, peut-être. La laque fige et réfracte. Peut-être. Pas sûr.

Viens je te dis, viens la voir. Finalement pas pour toi. Pour moi. Je veux voir son impression dans ton regard. Viens et regarde *La Maison* de Loïc Le Groumellec.

**L'école des filles* fondée et dirigée par Françoise Livinec est une galerie d'art, une librairie, un espace d'échanges et de rencontres à Huelgoat, au cœur de la Bretagne.

Patrick Fourets

Au gui l'an neuf

1

L'heure de l'apéritif

Au salon, la coupe de champagne est servie à *la rémoise*. Elle est accompagnée de toasts – architecture géométrique – sur les plateaux en argent, objets d'antiquité, un cadeau de mariage ancestral. La conversation aborde la bonne santé à conserver, et les études des enfants dans une routine décontractée. Cette année Louise, l'amie de fac d'Adrien, conviée pour la première fois – le couple occupant le même studio depuis la rentrée universitaire – devient vite le sujet principal, représentant l'avenir dans son immédiateté.

2

Le temps du repas

Chacun prend place à l'endroit où figure son prénom sur la carte posée devant les verres à pied du service de table. En page intérieure, le menu et la liste des vins. Par habitude et parce que c'est elle la maîtresse de maison, Mamie s'est octroyé la place en bout de table, à l'opposé de la cuisine. De part et d'autre, elle a choisi de s'entourer de ses petits-enfants. Louise, pour cette première à la place tendrement convoitée à la droite de Mamie. De la jeunesse autour d'elle pour une gaieté dont elle raffole. Sa fille Paule et ses deux brus Agnès et Dominique occupent l'autre partie de la table avec leur mari respectif. Ce sont eux qui assureront le service.

3

La régalade

Les huîtres, protocole oblige, Fines de Claire numéro 3, proviennent du bassin d'Arcachon, en ouverture du repas. Une tradition issue de l'Antiquité sur les tables de fêtes. Un certain Casanova leur prêtait des vertus aphrodisiaques. Vérité ou légende ? Un Muscadet bien frais, de la cave en terre battue, ouvre le bal des vins de dégustation.

Le roi des rois, unique et solennel, est le Sauternes au moelleux généreux, élégant compagnon du foie gras commandé depuis des années au même propriétaire fermier. Ce symbole fort de la gastronomie française tient ses origines dans

l'Égypte antique pour le gavage des oies. Les Grecs et les Romains firent de même. De siècle en siècle il a séduit les hôtes des maisons bourgeoises, jusqu'à flatter les papilles gustatives de l'ensemble de la population française. Papy employait à son sujet, l'expression : *Miel de taupe*.

Le plat principal, toujours une surprise, est un jambon en croûte à l'ananas, œuvre du charcutier du village. Le vin rouge – un haut-Médoc de dix ans d'âge – transvasé, après décantation, dans les carafes en cristal, en héritage sur plusieurs générations, habille la dégustation gourmande de la tablée – l'art de mettre les petits plats dans les grands.

La voix de Mamie, si fine, interrompt un court instant, les conversations en cours. «Yves sors-nous l'eau de vie de prune, à sa place dans le vaisselier. C'est bon pour la digestion. Une petite goutte pour trinquer, mademoiselle.»

Chaude décontraction, toasts de bienvenue à Louise, à la longévité de Mamie, on trinque pour tout et pour tous. Chacune, chacun se lève dans un désordre heureux pour aider à desservir. Quand le ballet des plats et des assiettes cesse, il ne reste plus sur la nappe, brodée aux initiales des grands-parents, que la série de verres. Tradition et modernité s'entremêlent. Heureux partage d'un moment de retrouvailles familiales.

Une voix encore, par-dessus le jovial brouhaha : «Nous comptons sur votre appétit de jeunes loups pour reprendre du jambon» rit-elle.

Le plateau de fromages dessine la carte de France des produits laitiers : Brie de Meaux, camembert au lait cru de la Normandie toute proche, Epoisses affiné au Marc de Bourgogne, tomme de Savoie, crottin de Chavignol, fourme d'Ambert, saveurs venant s'ajouter aux précédentes annonçant la promenade digestive attendue maintenant. Les desserts attendront le retour.

4

Le temps du gui

Les regards portent l'envie de marcher bien au-delà du cimetière – où grand-père a installé sa résidence d'éternité. Aller au moins jusqu'à la forêt presque voisine où quelque vieux hêtre acceptera de se défaire du gui encombrant ses branches. Le gui à accrocher à la porte de la maison, le gui du jour de l'an, des vœux pour l'année à venir, des résolutions à prendre.

Le ciel a revêtu sa plus belle parure hivernale. Dès le matin, il a fait promesse.

Les nuages ont pris congé – la transparence de l'air, répond à la lumière jaune paille du soleil de saison. A lui seul il exaucerait les vœux les plus fous des jeunes amoureux, en retrait à présent – Les mains restent attachées quand les lèvres se frôlent – Loin devant, les ados chahutent et jouent aux druides gaulois. O ghel an heu – «que le blé germe», disait la formule prononcée par les druides au solstice d'hiver. Au gui sacré !

Temps simple, bras dessus, bras dessous, sur les chemins, blancs bouleaux ou verts épicéas, de la forêt !

Un bras autour du cou de Mamie *aux anges*. L'échange des vœux avec des amis de rencontre, voisins au village.

Les premières brumes. La balade se termine. Elle a vécu. Le vent se lève. Le crépuscule vient. Le soleil du soir, couleur d'orange va quitter l'horizon.

Le retour à la maison se fait presque à la nuit. Le frais, discrètement, se porte aux joues.

5

La veillée

Une flambée dans la cheminée... et voilà les desserts : la tarte aux fraises du jardin, conservées au congélateur, et le gâteau au chocolat apporté par Paule, dont l'éducation culinaire semble remarquable.

Les marrons glacés et les truffes sont à disposition. Café, thé, ou infusion, à la demande, réchauffent les promeneurs.

Les hommes mettent en place la table pour le *rami*. Ils sortent également le jeu de dominos. A chacun de choisir. Les équipes se forment et les jeux commencent dans un chahut joyeux. La *mire* de six commence toujours la partie de dominos. Parfois elle est dans la pioche. Grande est l'envie de finir la manche avant qu'elle ne soit posée dans le jeu.

Une succession de photographies complètera la collection d'images prises aux différents moments de la journée. Elles rejoindront les albums de famille sortis à l'attention de Louise.

Martine Gouaux

Ciel voilé

La mère s'arrête et descend de vélo. Nine est derrière sur le porte-bagage... Du pont au-dessus des années, comment affirmer que son pied s'est pris dans les rayons ? Elle a retenu la rue en terre battue, un petit marché, des hommes et des femmes nonchalants qui font leurs courses. Bien sûr, la douleur ne laisse aucune trace... le ciel est voilé, la scène terne. Il reste un aplat qui ne connaît ni ombre ni doute.

S'il est un souvenir primitif, c'est bien celui-ci ; tremblant comme un rêve, énigmatique, vide d'émotion. La fillette n'y figure pas et pourtant...

Quel est donc ce feu inverse du souvenir qui éteint toute trace de douleur et sauve le futile ? Dans quelles ombres se sont inscrites les empreintes ? Que reste-t-il aujourd'hui pour guider la visite, remonter le temps, se souvenir ?

Une fois les braises éteintes, la douleur met les voiles. Gauche, ainsi tournera la roue. Et le ciel, mine de rien, offrira du jeu à l'histoire.

Intimité de la nuit

Le lit à barreaux de ses trois ans est étrangement large. Elle s'emmêle dans le drap, se tourne et se retourne tant et tant, que sa tête finit par migrer jusques aux pieds. Dans une plaine qui aurait perdu ses collines, elle cherche en vain un coin où se blottir.

A l'évidence elle se débat dans un demi-sommeil, un entre-deux (ou d'eux... puisque toute la famille dort dans la même pièce). Il arrive donc, qu'un obscur charivari s'immisce dans l'intimité de sa nuit : intrus dans l'abri qui désespérément se cherche, derrière les paupières closes.

Quelque chose s'est planté entre sommeil et veille, valse hésitation, mécanique douteuse, dont elle ignore le prix, mais pressent qu'elle est coûteuse.

J'ai attendu...

Elle lui dit « je n'en ai pas pour longtemps », descend de la voiture et s'engouffre dans le grand magasin. Sur la banquette arrière Nine reste seule, attend. Elle assemble et sépare les doigts d'une main : deux et deux ou, trois et un... Une chansonnette l'avait mise sur la voie. Sa mère et sa grand-mère la chantaient en catalan, elles lui prenaient les doigts l'un après l'autre, comme s'il avait fallu qu'à chacun, elles disent bonjour :

« aquell es el pare
aquell es la mare
aquell es el que fa la sopa
aquell es el que la menja tota
aquell es el que va treure el vi
i que en vessa pas un gouti gouti gouti ! »

Nine en fait un jeu d'alliance à quatre doigts. Quatre comme dans la famille. Elle essaie de varier les associations, mais le cœur n'y est pas...

Elle se tourne vers la porte du magasin. En ne la quittant pas des yeux... peut-être... Sur le plastique de la banquette elle glisse d'une vitre à l'autre... bouger!... Au sol, même les feuilles mortes se soulèvent ! Elle l'a vu !

Sur le trottoir des gens se croisent, affairés - des gens...
Un garçon longe la voiture, se retourne brusquement, elle voit ses paupières retournées et sa bouche hilare - rouge, trop près...
L'attente se dilate... agitée... le sanglot se ravale - une peur, que l'on dit bleue...

Maudite soit la lumière jaune-verdâtre de la scène !... Et sans crier gare, la mère apparaît. Nine se laisse aller à un gros pipi sur la banquette.

Dans un remake anachronique, elle pourrait protester avec accent et intonation :
« Eh ! dit-don ! J'ai attendu, jusqu'ààà... fatiguer » !

Autre possibilité, autres mots, ceux de Roland Barthes* :
« Attente. Tumulte d'angoisse suscité par l'attente de l'être aimé, au gré de menus retards ».

Petites variantes d'une même histoire au travers des âges...

A cette heure déraisonnable...

A cette heure déraisonnable où le ciel est chauffé à blanc et l'air saturé d'humidité, Nine accompagne son père sur un chantier. Quelques ouvriers travaillent autour d'un vieux camion. Les arbres sont jeunes et l'ombre clairsemée. Les tee-shirts collent à la peau. Les hommes discutent technique.

La fillette ? Son esprit musarde quand pointe puis se précise l'effluve : mélange d'huile de moteur, de sueur poivrée des hommes, peut-être aussi, une note de tabac brun. C'est puissant... tout bonnement délicieux !

Qui parle de l'innocence des enfants ?

**Fragments d'un discours amoureux, Roland Barthes, éditions du Seuil, collection Tel Quel, 1977*

La femme, le buisson et le commandant de cercle

Au creux d'un buisson, voilà où elle habite : buisson touffu adossé à un pilier, parfaite cabane d'enfant mais, abri de fortune... pour elle.

La femme vit là, une ou deux bassines dans l'ombre en attestent. Passant par hasard, Nine l'aperçoit, courbée, un pagne en toile de jute autour des reins, entre ses mains, un maigre balai de quelques brins de sorgho gratte la poussière. Tant de solitude, de dénuement ! La fillette croit avoir été témoin d'une scène interdite.

Quelle folie se tient au-dedans de cette femme ?

Bien plus tard, sous d'autres latitudes, la gamine fera de son image un creuset, vertige-étalon de son regard, sur d'autres exclusions, d'autres misères.

Quant à lui, le buisson, tel un tirailleur en faction devant la concession du commandant de cercle, il se dresse... contre un montant du portail. La femme, au creux de sa guérite broussailleuse, monte une garde désinvolte.

Le commandant de cercle, cet administrateur colonial, Albert Londres le nomme « dieu de la brousse »*. C'était il y a longtemps et l'on devine aujourd'hui, que la femme a de la mémoire... folle ou pas, elle sait s'y prendre, la bougresse !

Nine perçoit l'incongruité de la situation : cette femme n'a sa place nulle part, ni avec les siens, ni encore moins chez les blancs. Elle, sa toile de jute et ses bassines sont presque un affront... en ce lieu. Pourtant l'enfant n'est pas loin de penser que sa présence têtue, presque sous les fenêtres du grand administrateur, la rapproche du cercle de dieu qui, comme chacun le sait, peut aussi être clément.

Bien sûr, Nine ne sait rien de l'histoire qui fait voisiner ainsi ces deux personnages : lui, grand cœur du haut de son bon droit, laisse faire... et elle, présence silencieuse, persiste et balaie... obstinément.

Y aurait-il donc derrière les murs de la concession, une large et sombre tache qui traîne ? Quelque faute ancienne à « rattraper » ? Mais où risquerait-elle de tomber, pour que quelqu'un se charge – tâche périlleuse – de la rattraper ?

**Terre d'ébène*, Albert Londres, Albin Michel, 1929

Patrick Guillard

Axis mundi

Les branches du grand chêne brun
miment le temps long.
Le mien est-il si incertain ?

Mes anges

Pique, fébrile et vire d'aile
la mésange vive s'active.
Jusqu'à quand ?

Cerise de mai

cerise gorgée du rouge de mai
ta saveur emporte les affligés
abrutis de labeur

Mère de toute vie

Elle te bat, glace tes paupières, réveille tes sens.

Elle coule en toi sur toi. Parfois tu étouffes, tellement celle-ci emplit ta gorge, tue ta respiration. Il faut faire vite, s'extraire de là : Bouge.

Pense !

Tu as beau chasser le confus kaléidoscope de ta vie, ta fièvre, la douleur inonde ton présent : Ressaisis-toi !

Tu as beau remuer ; tes poumons brûlés, le tee-shirt collé à ta peau : Ton sang encore tu bois !

Depuis que les effluves du diesel te lèchent de leur miel toxique,
depuis qu'elles ont empli de confusion ta cervelle bohème,
ton mental se cavale, mon petit dératé ataxique.

Ta voiture a versé dans le virage ; l'étincelle de vie t'a saisie ; réveillé, nimbé de brumes ton horizon sans lunettes désespère ; ton cœur bat la chamade,
Camarade.

La neige, pleine, s'acharne sur une silhouette hésitante sortant de l'habitacle. Les fumées âcres lèchent le toit.

Depuis quand ?

Satané virage, saleté de verglas - phénomène naturel de transformation, les différents états de l'eau, ça tu connais - comme te l'apprenait ton institutrice...

Un sourire intérieur dessine tes lèvres.

Mais stp, pour l'amour de tes enfants dégage, arrache-toi, sors de là.

*Te faut-il tant d'épreuves physiques, tant de preuves lyriques pour mériter demain?
Et pourtant tu te sens revivre.*

Claudine Guillemin

Après

Le silence stimule les sentiments profonds
Le confinement tue la communication
Tu as pris le relais d'une mère fragile
sa mort insoupçonnable nous laisse tous sans voix
sans mot pour partager le fardeau avec toi

Le silence s'incruste L'heure n'est pas propice
Pas de messages alors tout va bien tu es fort
tes amis attentifs tes voisins tes collègues
t'assistent t'encouragent leurs mains vers toi tendues
Illusoire pensée de l'impuissant perdu

Le silence trompe L'imaginaire occulte
l'aide à quérir autour Il faut le premier pas
l'action pour recevoir la confiance à la vie
la puissance de la joie la vibration du cœur
un sourire une larme réconfort attendu

Le silence nous ouvre les champs d'observation
Regarde le crocus sortir de sa torpeur
quand la rose de Noël termine sa saison
La jacinthe au matin ouvre des clins d'œil roses
Le forsythia de flammes jaunes s'épanouit

Ecoute La mésange pique le pommier nu
tandis que le rouge-gorge s'affaire en haut des branches
Un couple d'étourneaux s'acharne sur un merle
Deux pigeons entrent en scène en bataille infernale
Un geai arrive en trombe Le troglodyte se cache

La fraîcheur printanière réveille les envies
Ouvre tes écoutilles bientôt tu goûteras
les pustules arrondis qui deviendront des fraises
les boules en pendentifs groseille en formation
et la rhubarbe rose les tiges en expansion

En mai tu sentiras les fleurs du seringa
qui attire les fourmis à deux mètres du sol
La patrouille de gendarmes veille tous azimuts
Le bourdon explore le cône pyramidal
d'un bugle aux rangs de poils en rythme sur sa tige

Le silence invite notre paix intérieure
Son âme diffuse son amour parmi les fleurs
les oiseaux les étoiles et l'écume des vagues
La douleur s'amenuise si ton regard se porte
sur le gai physalis ou la bergeronnette



Atre, Dominique Lardeux ; Daniel Leuwers, 2018

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Jean Otth : la nudité et après

Échec et scotome, Jean Otth, éditions art&fiction, collection Shush Larry, 2020

En 2008 est demandé à Jean Otth (1940-2013) un texte d'introduction pour une de ses expositions. Celui qui se disait « *au bout du monde (...) et au bord de l'art* » en lieu et place propose un récit autobiographique qui prend tout son sens après la mort de l'artiste. S'y retrouve en effet la genèse de ses images.

Il évoque ses premières perceptions et émotions visuelles. Entre autres les femmes qu'il « *apercevait très haut sur des sellettes de bois* ». Et plus exactement « *les femmes d'argile gris foncé, blanches ou terre de Sienne brûlée (...) qui se penchaient ou se tordaient pudiquement sur moi, en contreplongée bienveillante pour le petit garçon que j'étais* ». L'artiste est déjà fasciné par celles qui étaient totalement nues mais il ne néglige pas pour autant les autres, « *drapées à la manière des pudeurs espagnoles qui exacerbent leur mystère* ».

Le précurseur et pionnier de l'art vidéo permet de plonger dans les eaux profondes et troubles de sa vie amoureuse et de son travail incessant autour de la représentation et la non-représentation, l'image et la peinture. « *Ce dont je suis sûr, c'est qu'aujourd'hui les images m'ennuient tant que je ne les ai pas partiellement ou totalement cachées* » précise-t-il en fin de texte. Il est alors animé moins par la pudeur que par la problématique qu'inclut la nudité et ce qu'elle cache. Il s'agit par l'art de tenter un pas au-delà. Le Lausannois l'a poursuivi dans son enseignement à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) comme dans son travail jusqu'à sa mort en explorant divers types de monstrations.

Not Vital l'Irréductible - Entretien

Par instinct et « essence » Not Vital est avant tout un architecte qui déplace les montagnes. Il répond ainsi à ce que Nietzsche demande à l'architecture « *l'ivresse de la grande volonté qui se fait art* ». Les créations de l'artiste sont autant de suggestions monumentales face à la pesanteur. Elles s'expriment par des formes non forcément flatteuses mais éloquents qui s'imposent par leur puissance. Chaque œuvre de l'artiste vit sa propre vie, parle d'elle-même et ne

témoigne pas forcément de ce qui se passe autour. Pourtant toutes s'inspirent de l'environnement de l'artiste : les montagnes suisses de son enfance, le cadre urbain de New York ou une ville du désert nigérien, etc. "Tongue" par exemple est une langue en acier qui célèbre la parole, le goût, la sensualité... Par sa taille énorme, elle se dresse tel un phallus aussi dionysiaque que primitif. Il s'impose avec sa charge d'émotion sans se soucier des oppositions qu'il peut susciter. Fruit d'une virtuosité, chaque structure de Not Vital est la prouesse contre l'agitation et la destruction. Sa plénitude surgit soit dans un splendide isolement, soit dans le jeu de l'accumulation. Toutes possèdent une charge primitive et sourde. Elles restent les "idéalisations" de l'artiste. Il n'y fait pas abstraction de ce qui est secondaire mais laisse violemment en relief ce qui est pour lui l'essentiel.

Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?

La baignoire à côté de mon lit.

Que sont devenus vos rêves d'enfant ?

J'en ai réalisé autant que j'ai pu en grandissant.

Qu'avez-vous abandonné ?

La pratique des sports.

D'où venez-vous ?

De la vallée d'Engadine en Suisse où l'on parle le romanche.

Qu'est-ce qui vous distingue des autres artistes ?

Je suis toujours dans le mouvement.

Où travaillez-vous et comment ?

A Pékin, je travaille à la fois sur des projets de peintures, sculptures et d'architecture.

A qui n'avez-vous jamais osé écrire ?

Aux politiciens.

Quelle musique écoutez-vous en travaillant ?

Aucune (si vous écoutez la musique que vous aimez, votre travail vous semble meilleur qu'il n'est).

Quel livre aimez-vous relire ?

Le roi des échecs par A Cheng (en chinois et en anglais).

Lorsque vous vous regardez dans un miroir, qui voyez-vous ?

Moi-même et un étranger en même temps.

Quel(le) ville ou lieu a valeur de mythe pour vous ?

Rio de Janeiro et mon île MotOna en Patagonie (Chili).

De quels artistes vous sentez-vous le plus proche ?

Ceux que je ne vois pas si souvent.

Quel film vous fait pleurer ?

Un bon nombre.

Qu'aimeriez-vous recevoir pour votre anniversaire ?

Une jolie pierre.

Que vous inspire la phrase de Lacan : « L'Amour c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas » ?

« L'amour et l'amitié ont plus à faire avec prendre que donner » (Nietzsche).

Enfin que pensez-vous de celle de W. Allen : « La réponse est oui mais quelle était la question ? » ?

La réponse est NON.

Jean-Pierre Sergent : l'art et le plaisir - Entretien

En lieu et place des effets de "dissolving views" derridiennes, Sergent s'oriente vers une autre perception intellectuelle : celle d'un "perdre voir" qui est tout autant un "sur voir". Il permet de marquer la différence entre théologie et poésie. Les exigences spirituelles entre les deux ordres sont bien différentes. Il ne s'agit plus de les faire adhérer l'un à l'autre mais de faire advenir la création, une autre exigence vitale dans la transformation de la perception.

Entre l'imaginaire et l'entendement les mises divergent tout autant. Car si le théologien et le poète dénoncent « le tour de manège entre les essences et les apparences » les deux s'opposent quant à la manière d'appréhender la Présence et la philosophie de l'existence. Si dans les deux cas s'exerce un acte d'« intellection » et d'expression par le Verbe, le fléchage est opposé. D'un côté l'un présuppose un « Objet », l'autre son absence, sa vacance. L'« illumination » du corps d'images ne couvre donc plus le même champ d'expérience, d'appréhension, de compréhension et d'émergence. Et Sergent le manifeste en sa quête existentielle et esthétique.

Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?

Le soleil et le travail.

A quoi avez-vous renoncé ?

Malheureusement, ces temps-ci en France - mais je l'espère pas pour trop longtemps ! -, j'ai dû renoncer à beaucoup de choses : voyages, vacances, vie sociale, cinéma, achat de livres et même l'an dernier, je n'ai pas pu produire d'œuvres à cause du manque cruel de moyens financiers. Cela étant en partie dû, bien sûr à la crise économique mondiale qui touche tout le monde, mais également, je pense, à la pauvreté culturelle et économique de la région dans laquelle je vis : la Franche-Comté. Il y a aussi bien évidemment le désintéressement primaire et culturel des Français pour l'art contemporain. J'ai relu récemment les *Messages Révolutionnaires* d'Antonin Artaud où il y dénonçait - déjà en 1936! - la même situation financière catastrophique des artistes et des intellectuels français de l'époque : *«Mais avant de réduire les intellectuels à la famine, avant de briser les élites qui font la gloire d'une société, et surtout la font durer, la société devrait au moins tenter un effort pour se rapprocher de ces élites, c'est-à-dire pour les comprendre.*

Un homme éminent à qui je me plaignais de la triste situation où sont tombés les artistes en France m'a répondu :- "Que voulez-vous ? Dans notre monde, les artistes sont faits pour mourir sur un tas de paille, quand ce n'est pas la paille d'un cachot".»

D'où venez-vous ?

Je suis né à Morteau, dans le Doubs. J'ai heureusement bénéficié de l'enseignement de l'école française, qui m'a appris à raisonner et m'a inculqué un esprit rationnel et critique. Plus tard j'ai longtemps vécu en Amérique du Nord où j'ai pu réfréner et mettre un peu de côté mon esprit critique - souvent restrictif, existentialiste et négatif - pour découvrir d'autres modes de penser et d'agir : plus pragmatiques, plus dynamiques, plus puissants et plus irrationnels. Ceci, grâce à la découverte, par exemple, des pensées amérindiennes et puis méso-américaines au travers de mes voyages au Mexique et au Guatemala. Aujourd'hui : je suis ce que je fais ! Et non plus : je fais ce que j'ai envie de devenir ! Quand je peins, je suis, et je connais la peinture au même titre que le chasseur de cigales, qui, dans l'*Œuvre* de Tchouang-Tseu, devint cigale : *«Je tiens mon bras inerte comme une branche desséchée. Au milieu de l'immensité de l'Univers et de la multiplicité des choses, je ne connais plus que les cigales».*

Qu'avez-vous reçu en dot ?

De ma famille, étant enfant, grâce à mes grands-parents et parents, j'ai appris l'amour de la nature et la générosité. Mon grand-père maternel Maurice, m'a toujours beaucoup aidé et soutenu dans ma démarche artistique en me disant que les artistes étaient des gens importants pour la société.

De la France, j'ai reçu son immense héritage culturel, littéraire et artistique, en particulier, en peinture avec toute la période des importants mouvements picturaux, de la fin du 19^e siècle jusqu'à l'art moderne. En littérature tous les

L'amour décline.
L'amour se décline
sous le soleil fertile
des yeux de la page.



Déchirer, Frédéric Cubas-Glaser ; Daniel Leuwers, 2016

écrivains du siècle des Lumières et du 19^e siècle ont eu une influence majeure sur ma pensée.

Des Etats-Unis, grâce aux nombreuses rencontres multiculturelles new-yorkaises, j'ai été enrichi et influencé par beaucoup de cultures et de modes de penser extra-européens. Toutes ces rencontres effectuées dans les musées avec des œuvres d'art sublimes et époustouflantes : des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso, à l'*Autumn Rhythm* de Pollock, aux *Pôles Asmats*, ainsi que tout l'art amérindien : Sioux, Navajo, Aztèque, Maya, Yupik ; l'art asiatique : Japonais, Hindou, Tibétain et l'art africain : Dogon, Luba, Pygmées... ont profondément ébranlé et changé ma vision de la fonction profonde et du but de l'art.

Qu'avez vous dû "plaquer" pour votre travail ?

Ma carrière artistique est d'un bilan plutôt positif, puisque j'expose souvent, même dans des musées, et j'aime beaucoup mon travail, qui me remplit de joie et me passionne. Mais comme on dit en anglais : *It's a blessing and a curse !* C'est-à-dire qu'en tant qu'artiste nous avons la chance de toucher à "l'âme du monde", aux problèmes vitaux de l'Homme et de sa conscience... aux grandes interrogations que sont les rapports du corps à la mort, à la sexualité, ainsi qu'aux ressorts de la création. Tous ces questionnements nous enrichissent et nous rendent plus forts face aux aléas de la vie. Malheureusement, il y a cependant un prix à payer, comme dans toute démarche personnelle hors norme, et c'est principalement l'isolement intellectuel. Car plus vous avancez dans votre recherche, moins il y a de monde comprenant vraiment votre positionnement artistique et plus votre art est difficile à vendre. Puisqu'au fur et à mesure les références aux travaux des autres artistes s'évanouissent et que les collectionneurs et les galeristes, parfois même des plus grands - tout le monde n'a plus la classe d'un Leo Castelli ! -, sont surtout aujourd'hui des financiers et des esprits de Panurge en puissance, plus que des découvreurs de talents et des amoureux de l'art. On peut aussi comprendre, que les lois du marché de l'art contemporain, ne sont finalement instituées que pour promouvoir un art corporate, insipide, politiquement correct et donc regardable par tous, rapportant beaucoup de bénéfices inflationnels en ne dérangeant que la pensée conservatrice et l'esthétique traditionnelle bourgeoise du petit peuple, qui a cependant parfois raison de s'interroger sur la pertinence des œuvres et de s'indigner des prix pratiqués. Cet art insignifiant donc, au sens vide du terme, vendu à des prix astronomiques à la pseudo-élite culturelle internationale, achetant allègrement les *Poppies* de Koons ou les *Dot Paintings* de Hirst, juste pour le fun, bloque l'accès du travail des autres artistes aux galeries et même aux institutions culturelles dont les choix curatoriaux s'alignent de manière mimétique à cet art promu sur le marché à coup de millions de dollars. Ainsi l'artiste ayant une démarche plus intime, plus personnelle et dont les œuvres ne peuvent atteindre ces prix de vente exorbitants, n'a plus aucune chance ! Et il est de fait repoussé hors

des circuits de promotion artistique, donc marginalisé. Il doit malheureusement laisser de côté tout espoir de vie "normale". Mais n'en serait-il pas de même pour toute pratique intensive et passionnelle dédiée à la danse, à la médecine, à l'écriture ou au sacerdoce religieux ?

Quand vous vous regardez dans un miroir qui voyez-vous ?

Je ne suis pas tellement narcissique, donc je vois un homme d'une cinquantaine d'années. Je pense que le corps est le véhicule de l'âme et qu'il faut en prendre soin autant que faire se peut : je suis donc végétarien et essaye de m'infliger aussi peu de stress et de souffrance que possible. Je n'aime pas l'idée du péché originel, ni l'automutilation, ni l'instinct de mort qui est beaucoup trop présent en France. Je ne me sens pas coupable d'être en vie, ni d'être un artiste, bien au contraire, je m'en réjouis ! Je pense que le corps doit vivre de manière libre et heureuse, dans sa plénitude et en harmonie avec toutes ses diverses dimensions possiblement exploitables au travers de la sexualité, de l'amour, de l'amitié et des pratiques spirituelles comme les transes chamaniques, la méditation, l'émerveillement au monde et bien sûr la création artistique.

Quel(le) ville ou lieu a pour vous valeur de mythe ?

New York ! Et je suis très fier d'être new-yorkais ! Cette ville fonctionne non seulement comme un mythe où tout a été créé, tout est à créer et reste à créer et où tout, et tous peuvent cohabiter ; mais elle fonctionne également comme une matrice autonome, une mère nourricière, une amante insatiable, un système régénérateur et destructeur de la bêtise humaine. C'est la preuve tangible et vivante de l'intelligence collective des hommes. C'est une ville qui m'a beaucoup donné et qui m'a fait devenir ce que je suis aujourd'hui, je lui dois beaucoup, tout... et plus encore !

Quels sont les artistes dont vous vous sentez le plus proche ?

Tous les "artistes" des sociétés tribales, tous les chamans ayant créé des dessins, des sculptures, des masques ou des vêtements racontant leurs visions de "l'autre monde". Tous les hommes préhistoriques ou "primitifs" ayant inscrit des pétroglyphes ou réalisé des peintures rupestres sur des parois ou des rochers... Tous les artistes des cultures traditionnelles mexicaines, grecques, égyptiennes, sumériennes : les sculpteurs, les potiers et les peintres muralistes. Enfin pour citer quelques artistes officiels dans notre histoire de l'art muséale et chronologiquement depuis les peintres anonymes des manuscrits moyenâgeux aux primitifs Italiens : Filippino Lippi, Cranach, Brueghel, Caravaggio, Rembrandt, El Greco, Vermeer, Gauguin, Picasso, Morandi, Matisse, Rothko, Newmann, Klein, Beuys, Basquiat... Mais celui dont je me sens le plus proche et dont le travail et l'énergie cosmique m'émeut et m'émerveille encore aujourd'hui, c'est Jackson Pollock, qui est un peu le Miles Davis de la peinture !

Enfin que pensez-vous de la phrase de W. Allen : «*La réponse est oui mais quelle était la question?*» ?

C'est une phrase d'un artiste que j'apprécie beaucoup ! Cette phrase n'aurait jamais pu être prononcée par un Français qui aurait sans doute dit : «*La réponse est non, et quelle que soit votre question !*» ou éventuellement : «*Oui peut-être, mais il faudra voir, y réfléchir, mais votre question n'est pas très intéressante !*»

J'aime cette réponse directe de Woody Allen, son humour et son esprit qui est typiquement américain. Pour les New-Yorkais, peu importe le problème posé, ils essayent toujours de s'entraider les uns les autres, dans l'esprit d'entreprendre et croire en l'avenir afin de trouver des solutions. C'est peut-être ça la grandeur de l'âme humaine au travers de notre histoire. Non pas que je veuille dénier toute signification aux questions posées et aux réponses données, mais elles ne sont finalement que secondaires et sans grande importance. Par contre, et j'insisterai sur ce point, ce qui est important et essentiel : c'est l'échange et le partage ! Le moment de l'échange, le souvenir de l'échange, la mémoire de l'échange, sont beaucoup plus importants que l'objet de l'échange ! Il faudrait peut-être lire ou relire le livre de Malinowski : *Les Argonautes du Pacifique occidental*, dans lequel il raconte le système d'échanges symboliques de la Kula : où quelques papous, marins intrépides odysseens, naviguaient courageusement dans leurs fragiles pirogues et sur des distances lointaines pendant des jours sur l'océan, et au péril de leurs vies, pour faire des échanges intertribaux réguliers de bracelets et de colliers de coquillages... Ces superbes objets faits de spondyles nacrés rouges, roses ou violets, n'avaient absolument aucune valeur commerciale, mais par contre, une immense valeur esthétique, sociale, symbolique et culturelle.

L'acte artistique est peut-être aujourd'hui encore, comme chez les Argonautes du Pacifique, un des derniers gestes gratuits offerts par les artistes à la société, et aucune culture ne pouvant combler la totalité de nos espérances, peut-être faut-il rester à l'écoute des bruissements du monde et des êtres humains silencieux qui nous entourent !

Genet repêché et révisé

Romans et poèmes, Jean Genet, Gallimard, collection La Pléiade, 2021

Dans son *Rembrandt*, Jean Genet précisait : «*Pendant encore un peu de temps si toute forme humaine assez belle et mâle, conserva un peu de pouvoir sur moi, c'était, pourrait-on dire, par réverbération*». Partant de cette puissance de reflet «*de celui sous lequel si longtemps j'avais cédé*», se produit pour l'auteur et par la littérature moins un saut dans le vide qu'une belle torsion d'une destinée jusque-là négative.

L'auteur parla un temps de "Salut nostalgique", mais travaillé par la thématique érotique et politique qui domine son œuvre il entama un "pas au-delà" non pour sortir de lui-même mais afin de s'éloigner d'un chemin d'infortune.

Néanmoins dire que l'écriture de Genet fut réparatrice ce n'est pas dire grand-chose. Sartre le souligna d'ailleurs dans *Saint Genet, comédien et martyr* (introduction à ses œuvres complètes). Il comprit que les interprétations psychanalytiques et marxistes ne pouvaient expliquer ce fantastique exercice littéraire d'une liberté d'abord écrasée par la fatalité d'un destin.

L'auteur sut la retourner. C'est d'autant plus flagrant dans l'édition établie par Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe. Elle fait retour non aux versions que proposa Gallimard à partir de 1951 mais aux textes premiers des publications plus ou moins confidentielles ou clandestines.

Se redécouvre comment, pour exprimer la vie, ses miasmes et son écume, Genet a créé un royaume littéraire qui donne son poids à tout ce qui pèse et un souffle à tout ce qui peut déplacer le monde. Dans ce qui tient d'une métempsychose, l'auteur resurgit non seulement en chair et os ou désincarné mais dans son improbable vie ou contre-vie avec ce qu'elle a de pur et d'impur, d'indu, d'insoluble et ignifuge mais aussi en les diamants purs d'un langage issu d'une voix ténébreuse et obscène mais où l'âme rampait.

Et ce dans un corpus où sexe, invention verbale, imaginaire poétique font que l'auteur, comme le disait Cocteau, «*monte sur le trône du diable dans un ciel vide*.» En un monde d'abord clos et sans grâce Genet a cherché dans le noir un sceptre pour régner. L'abject à portée de main il est resté l'ange délinquant soufflant sur nos braises.

Carte blanche à Hervé Martin

Eric Chassefière

Lieu qui est celui de la brièveté
De l'effacement dans l'apparition
Tout n'y est que passage des lointains
Rapides fresques d'oiseaux
Pulsation de la couleur des fleurs
Dans la lumière filtrée par l'ombre
Cet ici on le sent vaciller
Toujours proche de s'éteindre
Toujours tenu à fleur de peau
Il est un seuil une fenêtre
Où l'on vient s'accouder
Dos à la pénombre de la maison
Laisser son visage s'effacer
À l'inconnu de cette lumière du dehors
Éclairant un paysage que nous ne voyons pas
Simplement caressons des doigts
Modelons peu à peu à la forme de notre désir
Notre corps de présence dans les choses
Quand tout autour de nous n'est que sensations
Comme dans cette ronce d'autrefois
Où l'enfant s'aménage chemins et gîte
Il faut rester longtemps au seuil
Sous ces grands arbres de vent
Pour doucement reprendre visage
Dans cette lumière tendre d'avant le corps
Remuer les lèvres ouvrir les yeux
Boire à la source de sa présence à cet infini qui s'ouvre là
Sous les portiques des vieux arbres
Du champ qu'illumine le soir dans l'immensité de l'ailleurs
Sentir comme est profonde la couleur des fleurs du laurier
Comme tout ici bat du même désir d'apparaître à la lumière

Le soir approche
Un peu d'air luit aux branches
Sentant la nuit venir
Les fleurs de l'arbre respirent
Partout la présence fuse
L'éclat bref d'un papillon
Se rêvant dans la pénombre
De la guêpe dans le soleil
De l'écureuil filant dans l'herbe
Rien dans ce paysage du retour
Pour se laisser saisir
Tout ici aime à se cacher
Se confondre à l'ombre
Briller avec la lumière
Se replier sous l'invisible de soi
Comme disparaît l'oiseau
D'un basculement de l'aile
Ce monde toujours au seuil
Toujours prêt à s'effacer
Dans le mouvement même d'apparaître
Ce feu qu'on sent couvrir partout
Sous le lit de la transparence des choses
Ces embrasements rapides
Ces mots comme des pierres
Remontant la nuit du corps
Dont le cri est la seule délivrance
Cette brièveté de l'éclat du poème
Comme l'est une constellation d'oiseaux
Dans l'instant qui précède son éparpillement
Cette vérité de la fulgurance du poème
En miroir de la fugacité des images du soir
Sont présence du seuil
Éternel recommencement du chant
Le soir est ce mouvement retrouvé
Cette coïncidence des désirs

Venu s'asseoir encore
Écouter les fontaines de pénombre
Bruiser dans le vent
Sentir contre sa peau
S'enlacer soleil et nuit
Tenir à bout de lèvres
Toute cette nature en feu de son silence
Tout ce grand rêve de mots noirs
Dont il lui faut faire poème
Pour que s'accomplisse sa mémoire
Qu'aujourd'hui soit achèvement d'hier
Que l'enfant vienne rêver en lui
Et que rêvant il efface l'horizon
Qu'ici soit la berge d'un chemin
Où l'on va le soir
Son ombre pour reflet
Le sourire d'un seuil
La langue d'un oiseau
Dans l'impensé du vent
Faire poème pour briser le silence
Tailler de ses éclats
Le bois tendre des mots
Pour en faire flûtes
Mots qui parlent d'autres mots
Silences d'autres silences
Faire poème pour l'éveil lointain
Le possible de l'écho
La rumeur qui clôt
Le souvenir perdu
Pour la fragilité de l'instant
Qui en fait la beauté
Dans l'effleurement des ombres du temps

La cime blanche du saule
Balance doucement dans le vent du soir
On ne sait cette blancheur des hauts rameaux
Si elle est couleur ou lumière
Cet incendie blanc sur la masse confuse du sous-bois
S'il signe l'intense lumière rasante du soleil
Passant par-dessus le toit
Ou la couleur de neige du feuillage
Dont l'argent délicat s'étage en larges grappes
Dans le bleu sans profondeur du ciel
Cet arbre de la lisière
Là tout contre le trait de lumière chaude de la berge
Que double celui bleu et or de l'eau
Noyé dans un bouquet d'arbres plus sombres
Cet arbre de pure nacre
Dont l'ample voilure ondule dans le vent
On se dit voyant au-dessus du champ sur l'autre rive
Planer un grand oiseau blanc
Au vol s'incurvant vers le lointain
Qu'il est un fanal marquant le seuil
Dont l'oiseau dans sa course vers l'horizon
Se sert comme d'un repère
Pour capter notre regard et l'entraîner au loin
Là-bas dans la clarté chaude de ces fleurs
Que le soir vient caresser de la lumière même de nos rêves

C'est le soir
L'ombre chante
La lumière épouse la fleur
La terre se cache
Dans la profusion de ses créations
L'abeille marche sur les eaux
On pourrait de la main caresser la profondeur
Tant partout la forme ressort dans la couleur
On se tient là sous l'invisible des arbres
Qui est géographie des sonorités
La tourterelle qu'on n'a pas vu se poser psalmodie l'instant
Le feuillage des cigales
Descendant en grappes de la haute rumeur
Vient encadrer le silence de l'étendue
Le vent fait murmure des branches
Caresse la nuque
Recueille souffle de la présence
En chacune des pensées de l'arbre
Là-bas plus loin que la lisière
Le champ brille sous la lumière du soir
D'un éclat à la fois profond et mat
Comme figé dans l'infini morcellement de ses parties
La lumière paraît y monter de la terre
Elle y est pur appel de l'instant
Cette clarté chaude d'après le seuil
On s'y installe par le regard
On se laisse couler en elle
L'habite de toutes les fibres de son désir de corps
L'ailleurs doucement germe dans l'ici
Le soir est ce qui naît de cette distance

Venu éterniser l'instant
Goûter à sa plénitude
Dressé dans la béance du seuil
Sentir contre sa peau
Le souffle du monde qui s'ouvre là
Gorgé de silence et de lumière
Entendre au fond de soi
Dans le chaos du sous-bois abandonné
Chanter à mi-voix le rossignol
Puis une première cigale
Dont bientôt la voix se tait
Cherchant le lieu où la voix s'est tue
Lever les yeux et voir le frêne
Aux membres tortueux
Dérouter sur le ciel ses méandres noirs
Irrigant les bulbes de lumière du feuillage
Sentir comme ce bleu
Magnifiant les volumes
Est à la fois proche et lointain
Comme l'immensité de l'arbre
S'y déploie avec volupté
Comme sur le ciel font ciel
Ces grands arbres mêlant leurs lits
Comme l'oiseau traversant d'un trait la pénombre
Avant de disparaître dans la lumière
Fait feuillage du ciel
Au moment qu'il s'y enfouit
Sentir paupières baissées
Comme nous participons à cette osmose
Comme tout autour de nous fait masque
Comme tout se cache en tout
Le chant des cigales levé
S'abandonner à l'infinité des rythmes
Vivre de toutes les vies ensemble
Le matin n'est que cela cette présence nue
Cet effacement par le rêve

Sanda Voïca

Extrait du recueil inédit *Parenthèses pour germination*

Dans le mauve de chaque matin

Combien de journées
comme autant d'os
pour faire un corps nouveau ?
Combien de nuances de mauve
pour faire l'homme spirituel ?
Combien d'heures pour effacer
ou au contraire : renfler
toutes les griffures ?

Je ne veux rien. Je ne veux rien.
J'ai tout. J'ai tout. J'ai tout.

Dans le mauve je vis
plusieurs moments
juxtaposés et séparés en même temps.
Ils me traversent :
celle qui, adulte et bébé à la fois,
emmaillotée dans son manteau,
debout, le dos à la vitrine d'un boulanger,
regarde, figée et vraie
– REINE –
le monde de la rue, passant.
Pas loin, celle qui, gisante,
remue une nef.
Et aussi, tout près,
celle qui berce une mouffette.
Trois hypostases d'un moi
Dans le mauve de chaque matin.



Je vois une colline, sous le soleil.
Aride mais pas sèche, pas morte,
Engraissée, grossie
à cause de la chaleur.
Je sais que cette colline est

aussi mon bras – pas seulement
ses muscles, mais le bras en entier.
Colline et bras nous sommes moi
maintenant.
Tout ce que je sais sur le monde,
je le vois d'un coup devenu écailles,
grandes, d'ardoise, pas
nombreuses, superposées,
des tuiles sur un toit
sauf qu'il n'y a aucune maison
seulement ce bout de toit
suspendu –
il ne tombe pas et il ne tombera jamais.
Mais d'une maison toujours attendue.
Les écailles sont inclinées vers moi.
Des connaissances nouvelles –
que je dois chercher.
Dès maintenant, étude après étude.
Chercher et encore chercher,
jusqu'à ce que les écailles
finissent dans le toit
d'une maison,
mais qui sera aussi
la maison de chacun.



Non, la nuit ne tombe pas.
La nuit n'arrive pas.
Non : la nuit monte, d'une plante
d'eau, d'une touffe
depuis peu reverdie,
et par ses tiges
monte la fraîcheur noire
– la nuit même –
qui isole et entoure
la touffe d'herbe dure, ou
de bambou fin, nain.
La nuit est en bas, par terre,
en profondeur,
de plus en plus en profondeur,
elle ne peut monter,

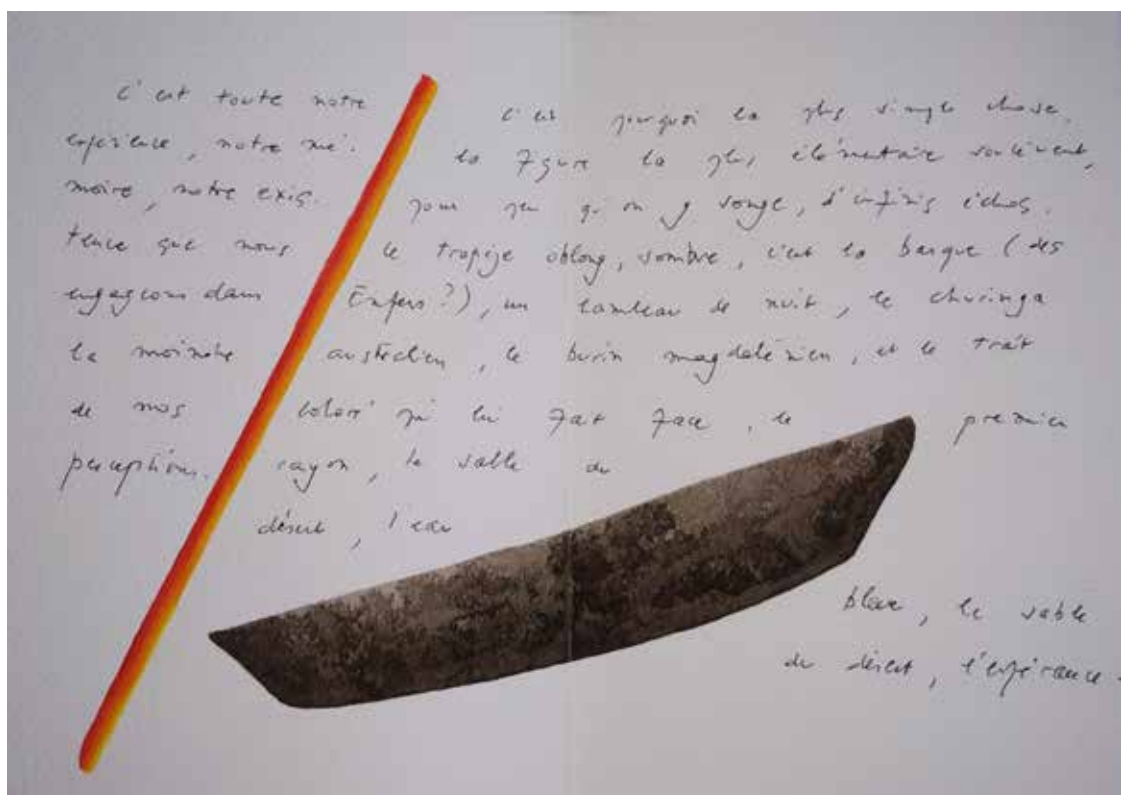
et enténébrer le monde
que si elle passe
par les feuilles droites, coupantes
de la touffe d'herbe dure
ou plante d'eau.
La nuit ne tombe pas,
Ne descend pas,
ne vient pas d'en haut
– ni de la droite ni de la gauche.
Non : la nuit monte
depuis la touffe d'herbe droite, dure,
à peine reverdie.
Les feuilles-lames qui filtrent le
noir, profond
l'aspirent et le crachent ensuite
vers nous.



Il est venu le temps de parcourir
sans être vue
toujours furtive
sur un chemin lui aussi caché
ce paysage inédit
et créé par mes yeux
et par mes mains :
des vagues ou des collines
des dunes très douces
ou des creux à peine devinés
tout dans une chair, celle
de mon corps
chair traversée par une sorte de lumière
d'où l'aspect de ces collines,
de ce paysage avec peu de nuances
mais toutes de lumière et ombres rosâtres
d'une vie palpitant sous les roues
d'une voiture, je dirais elle aussi invisible,
mais dans laquelle j'avance
dans ce paysage
qui n'est autre que mon corps
heureux.
En vivant il est devenu vivant.
Avec la vie on marche sur la vie.



Les arbres, variés, en mouvement dans mon jardin
Se font peindre tout seuls, pour moi :
des autoportraits.
Leurs gestes lents ou brusques, sous les pales du vent,
Leurs poses, le fond de la toile déjà installé,
le ciel sans aucun nuage,
me font le témoin de la création d'un tableau
pour moi seulement,
en direct,
où chaque arbre est un pinceau en action.
Tableau collectif, juste pour moi : le jour même.
Sa propriétaire, à partir de maintenant.
Tableau que je n'ai pas commandé.
Propriétaire de plusieurs minutes du jour
Par le biais de ce tableau *offert*.
Qui remercier
Pour cette offrande ?
Leur feuillage et les branches
Sont toujours des pinceaux en mouvement.



Echos, Dominique Lardeux ; Pierre Bergounioux, 2019

Carte blanche à Thierry Renard

Souvenirs de Paul Desalmand...

«*La liberté est toujours en vérité provisoire.*»
Jacques Prévert, *Fatras*

Quand je pense à Paul, deux souvenirs, en particulier, reviennent à ma mémoire. Grâce à un ami commun, Jean-Michel Platier, poète et éditeur à l'enseigne de Bérénice, j'ai fait la connaissance de Paul Desalmand au tout début du siècle, à Paris, à l'occasion d'une réunion du collectif éditorial des éditions.

Paul était, avant tout, un passionné de littérature et un érudit. Parfois, il avait la dent dure, comme on dit. Mais, d'autres fois, il savait se montrer généreux.

Je me souviens de Paul, lors du mariage de Jean-Michel et de Yulia, évoquant avec fougue Stendhal et les lâchetés du petit milieu littéraire parisien. De Paul, lui-même, en boubou africain, dansant sur toutes les musiques, variées, durant la soirée de noces – de Glenn Miller aux Clash, en passant par *Stand By Me*, dans la version de Ben E. King. Cet homme sérieux ne l'était pas toujours.

Je me souviens de Paul, encore, le 14 juillet 2005, jour de ma traditionnelle dictée républicaine, parc Louis-Dupic à Vénissieux. Ce jour-là, alors que nous venions de faire paraître à notre enseigne son livre, *Sartre s'est-il toujours trompé ?*, il avait tenu une conférence sur le philosophe "existentialiste" né le 21 juin 1905. Conférence sur le parcours humain, sur les partis pris et sur les engagements politiques de Jean-Paul Sartre, dont on célébrait alors le centenaire de la naissance.

Paul était aussi un athée moqueur, mais bienveillant, à qui on prenait plaisir à faire relire nos manuscrits avant de les transmettre à un éditeur. Son verdict tombait, sans concessions.

J'ai écrit pour lui le poème qui suit et qui figure dans mon recueil paru aux éditions La rumeur libre, *La Nuit est injuste*.

La perte l'oubli

*pour Paul Desalmand,
qui vient de nous quitter*

« Les livres séparaient le dedans et le dehors
La mère nous cousait de grandes poches pour contenir
nos frayeurs
Nous cousait ensemble pour ne pas nous disperser »
Vénus Khoury-Ghata. *Où vont les arbres ?*

On ne retient pas le vent
on n'arrête pas la pluie
on profite simplement
de la lumière rêche du jour
de l'enveloppe noire de la nuit

La vie n'est pas un drame
le monde n'est pas une prison
et pourtant il y a des drames
et il y a des prisons
il y a de trop nombreux pièges
à éviter

Hier à Orlando
demain dans quel autre
endroit sur terre
il y a toujours un peu de quoi désespérer
mais on ne retient pas le vent
on n'arrête pas la pluie
et quand comme moi on préfère la lumière
alors on prie sous le dieu soleil
c'est un ami qui apporte
assistance ou consolation

On prie rouge jaune ou orange
mais c'est
une prière sans religion et sans contagion
seulement une prière d'Indien debout
un sourire bleu une main ouverte
un rêve fou

On ne retient pas le vent
Maman
on n'arrête pas la pluie
on vit jeune d'abord
puis on vieillit
on vit debout assis couché

On vit
devant le miroir des jours et des nuits

Paris, le 13 juin 2016

[Ce poème, écrit tout de suite après l'annonce brutale, par Jean-Michel Platier et Chantal Portillo, du décès de Paul Desalmand, a été lu en public, au cimetière du Père-Lachaise, lors des obsèques de l'écrivain, le vendredi 17 juin 2016, par le poète et ami, Francis Vladimir.]

Thierry Renard



Gavroche, Frédéric Cubas-Glaser ; Gérard Noiret, 2016

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

L'évidence des Ateliers Boggio

Par Jean Perguet avec la complicité de Tracy Chevalier, Grégoire Polet, Bruno Le Maire, Guy Goffette, Philippe Le Guillou, Miguel de Cervantes et Jacques Darras.

La vie est très curieuse. Je sors juste d'une période de panne ; lecteur en peine, quand les douleurs et les répits, les préoccupations et les projets, le négatif et le positif vous écartèlent ; quand les livres s'évaporent dans des pensées fumeuses sous un regard perdu.

Pourtant tout allait bien. Le 28 septembre 2019, alors que je venais de livrer mon journal d'un lecteur, "Le noir", lors des lectures de *D'un lieu l'autre* aux Ateliers Boggio à Auvers-sur-Oise, une évidence surgissait : mes prochaines lectures seraient quelques-uns de ces romans qui prennent le peintre, son modèle ou son œuvre comme sujet. Le 18 janvier 2020, c'est la Nuit de la lecture où, comme tous, je récupère une pochette-surprise offerte par nos bibliothécaires : Pochette 17 ; trois livres... qui tous prennent le peintre comme sujet.

Ce fut une sorte de coup de pied salutaire. Il était temps de sortir de ma torpeur. Il me revient de savourer et décrypter la littérature quand elle s'empare de la palette de l'artiste.

Le premier livre tiré du sac est ***La Dame à la Licorne***¹ de Tracy Chevalier.

Mais me nargue depuis des années dans tous les kiosques de quai de gare en tête de gondole, dans la version de poche, le regard mutin de *La jeune fille à la perle*. D'où cette perception d'une auteure de romans de gare que — nul n'échappe aux préjugés — j'évite avec sûrement un peu trop de snobisme.

La couverture bleu layette que j'ouvre n'est pas racoleuse. J'ai un vague souvenir d'une peinture, ou d'une tapisserie moyenâgeuse, je ne sais plus. C'est l'occasion de faire le pas et de faire confiance au choix d'une bibliothécaire.

Le démarrage est un peu laborieux. Dès la quatrième page le « *Assieds-toi donc pour délasser tes pieds, je vais te conter une histoire. — S'agirait-il de celle de la*

¹*La Dame à la Licorne*, Tracy Chevalier, Quai Voltaire, 2003.

licorne ? [...] La suite de l'histoire serait-elle que la femme ainsi engrossée pourrait risquer de perdre sa place ? [...] — Et maintenant, fais-moi le plaisir de déguerpir !” Je fouillais dans ma poche, en sortis une poignée de pièces, les jetais sur la table. “Pour t’aider avec l’enfant.” » confortait mon intuition.

Le piège du roman de gare se referme-t-il sur moi ? Celui du si-plaisant-à-lire qui vous ferre malgré tout par une intrigue, des rebondissements, une construction parfaite. Mais n'est-ce pas cela aussi la littérature ? D'où vient l'intérêt d'une lecture ? Qu'est-ce qui provoque ce besoin de vouloir absolument découvrir ce qui se passe plus loin, malgré tout ?

J'ai donc continué, par curiosité et appétit moins que par fidélité au choix des bibliothécaires, au jeu de la lecture surprise.

L'heure du bilan est venue. Comment faire ? Et si tout simplement, comme cela arrive systématiquement aujourd'hui à chaque achat, je répondais sous forme de questionnaire ?

*Puisque c'est l'objet de cette série, l'Œuvre était-elle vraiment présente ? C'est à travers la genèse des six tapisseries de *La dame à la licorne*, qui sont exposées aujourd'hui au musée du Moyen-Âge, que Tracy Chevalier conduit son roman. Parfaitement documenté sur l'art de la tapisserie et les règles de ses guildes. En bien plus vivant qu'une contribution de Wikipedia !*

Est-ce aussi un roman historique ? Tracy Chevalier n'a pas cette prétention. Mais, la vie au XVI^e siècle, les prétentions des nouveaux nobles, la position des artistes entre peuple et bourgeoisie, la condition des femmes promises au lit d'un mari imposé ou au renoncement du couvent, tout cela semble parfaitement crédible.

Mea-culpa ! Je réviserai mes partis pris sur les têtes de gondole. Irais-je jusqu'à lire un Levy ou un Musso ? Sûrement... pour ne plus me sentir prétentieux.

Deuxième prélèvement. **Grégoire Polet. *Excusez les fautes du copiste***². Grégoire Polet ? Cela me dit quelque chose. N'est-ce pas la dernière rencontre animée par Jean Rouaud à la bibliothèque en 2007 ? J'y suis ! La découverte d'un jeune auteur dans son troisième roman, *Leurs vies éclatantes*³. J'avais été frappé par la sensibilité et surtout la maturité d'un jeune homme de 29 ans qui y tressait une vingtaine de vies parisiennes. Et depuis je regrettais de ne pas avoir pris le temps de lire ce jeune auteur belge.

²*Excusez les fautes du copiste*, Grégoire Polet, Gallimard, 2006.

³*Leurs vies éclatantes*, Grégoire Polet, Gallimard, 2007.

Légère déception. *Excusez les fautes du copiste* est son deuxième roman, antérieur donc. Pour le suivre, il faudra que j'en dégote un autre.

«À l'âge où l'on commence à n'être plus seulement le fils de ses parents, à l'âge où l'on doit commencer à être quelqu'un, j'ai commencé à tout rater. J'ai choisi mes études : l'art, section peinture. J'ai certainement mal choisi. [...] Ma femme — c'est une chose pourtant rare dans des temps médicalisés — est morte en couches, et je me suis retrouvé veuf, papa et sans ressources. Mes parents étaient des incapables. Ils n'étaient pas du genre à me sustenter longtemps [...] parce qu'ils étaient fatigués d'un fils auquel ils estimaient avoir donné tout ce qu'ils pouvaient pour se lancer dans la vie.» Ce portrait d'un raté, acide, riche d'autodérision, empreint de ce que l'on pourrait peut-être qualifier d'humour belge, m'a captivé. Puis le champ se déplace, et mon enthousiasme avec. Car c'est bien de peinture qu'il s'agit, sur la valeur de la création originale et celle de la minutie, de l'empathie pour une œuvre que demande l'art du copiste, sur la position de l'artiste entre être et faire. «Et je copiais ma copie. [...] L'original, le véritable original, je le détruisis. [...] J'eus le sentiment d'avoir trouvé ma place dans la grande Histoire de la Peinture. L'artiste ultime, dont la création est destruction. Le génie qui anéantit et fait proliférer. J'avais tué le concept exclu et exclusif de l'œuvre d'art et, en considérant objectivement l'œuvre comme un objet, je libérais le monde du complexe qui l'opprime toujours : vouloir être unique dans un monde peuplé de semblables.»

Pour conclure, je ne peux que détourner la dernière ligne de l'épilogue : «Voici ma vie. Je l'ai écrite.» Lisez-la. Jugez.

Il faudra que je prolonge la durée du prêt. Le troisième livre restera un peu plus longtemps caché dans la pochette-surprise. Liriez-vous spontanément **Bruno Le Maire**, ministre du budget, qui parfois vous irrite ou vous bluffe dans *Le 7/9* de France Inter sous le feu des questions de Demorand et Salamé ? Pas moi en tout cas. C'est pourtant la bibliothèque du cinéma Pandora qui me l'a soudain jeté dans les mains ; court format de poche ; titre accrocheur : **Musique absolue**⁴ comme l'oreille ; et un magnifique portrait noir et blanc de couverture, où visage radieux et index directif interpellent ; sous-titre (*Une répétition avec Carlos Kleiber*) qui m'intrigue, ce nom de chef d'orchestre me dit quelque chose sans plus. Au comble de la curiosité, j'empoche le poche. «[Il] dégageait une impression de puissance et de fragilité, la même alchimie que Marlon Brando. Pas le Marlon Brando reclus de sa maison de Mullholand Drive, les rideaux de fer tirés sur les baies vitrées, gras, monstrueusement gras, avachi dans des canapés de velours jaune souillés par les chats. Non : le jeune Marlon Brando. À la première répétition, tous les musiciens de Stuttgart, des hommes en grande majorité, sont tombés sous le charme [de Carlos Kleiber]. Ils le regardaient avec

⁴Musique absolue : une répétition avec Carlos Kleiber, Bruno Le Maire, Gallimard, Folio, 2014.

un mélange de crainte, de fascination et de respect. Devant eux se dressait un chef hors du commun et instinctivement ils le sentaient. [...] De face il présentait un visage encore enfantin, au modelé mal défini, encadré par des boucles de cheveux noirs. De profil, son nez fendait la lumière artificielle de la salle de répétition comme un bec de rapace et son œil brillait... »

Est-ce le personnage, est-ce ce long monologue — le narrateur est un premier violon reclus dans une maison de vieillesse qui égrène ses souvenirs, répétitions (surtout) et concerts de Carlos Kleiber (que j'ai écoutés en parallèle car on en trouve des vidéos en streaming), apartés sur l'histoire des Allemandes et de l'Europe, commentaires sur la recherche du son absolu, non pas de la note, mais du goût de la note — *« Carlos dévorait la musique. [...] Dans une rue de Cologne, pas très loin de la cathédrale, il me dit — Vous allez me prendre pour un cinglé, mais la musique je la mange, elle a un goût, un goût amer — Oui, un goût autrement plus amer que celui des mots... Les mots ont un sens auquel on peut se raccrocher, la musique non, aucun sens, pas de signification. Vous ne pouvez vous raccrocher à rien. Les mots rampent, ils vous tirent vers le bas. Alors la musique ? Que voulez-vous dire sur la musique ? À la fin, les plus intelligents des auditeurs restent bouche bée... »* — détails sur la pratique instrumentale — *« Revenons au hautbois. Vous voyez au moins la forme de cet instrument ? Sinon vous ne comprendrez rien. Un instrument ingrat, le hautbois, ingrat et traître, pire que le violon. Des lamelles de roseau rabotées de manière trop grossière, une anche déficiente, le son vibre mal. Alors avant les répétitions, on les voit soigner leur matériel avec la maniaquerie du pêcheur à la mouche : ils tirent sur le fil de soie rouge qui serre les lamelles, ils biseautent l'anche avec une lame de rasoir, ils vérifient le bon alignement des lamelles. En concert, vous pouvez vérifier, les hautboïstes passent leur temps à sucer le bout de leur instrument frénétiquement, comme si leur vie en dépendait. »* — est-ce l'étrange et dramatique destinée de ce chef exigeant, intransigeant et puriste, qui *« mourut le 11 juillet absolument seul... où, dans le lecteur CD de son Audi A8, on retrouva un de ses enregistrements de la Symphonie inachevée de Schubert. Et maintenant, je vous propose d'aller »* lire ce recueil, ce riche monologue parfaitement achevé, d'un féru de culture allemande et de musique classique. Et de chasser provisoirement les étiquettes.

Le même jour, dans la même boîte-à-livres, j'avais déniché, toujours en court format poche — les livres que je puise dans les « boîtes-à-livres » sont toujours des formats courts, comme si cela me dédouanait d'un système qui offre souvent le médiocre, voire le pire — sous la reproduction d'un nu post-impressionniste, un provocateur **Elle, par bonheur, et toujours nue**⁵ de **Guy Goffette** — me déculpabiliserait de ne l'avoir jamais lu, tout en me ramenant à l'objectif premier de ce journal, l'écho littéraire d'une peinture, de l'œuvre picturale de Pierre Bonnard.

⁵Elle, par bonheur, et toujours nue, Guy Goffette, Gallimard, 1998.

N'ayant pas eu de formation à l'histoire de l'art, à l'art, j'ai une approche très intuitive, très gustative de cela : l'émotion ressentie, comme une fulgurance, à la découverte d'une œuvre. Et c'est bien cela, souvent, que provoquent en moi les tableaux impressionnistes et postimpressionnistes (intention portée par ces artistes dans la dénomination même de leur mouvement). Et c'est par cette confession que Guy Goffette introduit cette romantique, poétique et charnelle biographie : «*Pardonnez-moi, Pierre, mais Marthe fut à moi tout de suite. Comme un champ de blé mûr quand l'orage menace, et je me suis jeté dedans, roulé, vautré, pareil à un jeune chien. [...] C'est au détour d'une des salles où la chaleur me poursuivait — et je ne m'arrêtais pas de m'éponger le cou, le visage, les mains — que je la vis. [...] C'est elle, Pierre, que vous m'avez donnée comme un champ de blé sous l'orage, et elle fut à moi tout de suite, par bonheur, et toujours nue.*» Et je fus noyé de sensation, de chaleur, dans l'immuable et éternel coup de foudre d'un peintre, Pierre, et son modèle, Marthe, que la prose poétique de Guy Goffette dévoile comme les touches de pinceau de Pierre Bonnard. «*La couleur est une femme qui se gagne lentement, regard après regard, caresse après caresse. On sait tout de suite que ce sera long, un combat sans cesse recommencé avec la lumière. Et qu'il faudra souvent faire mine de baisser les bras, de quitter le champ et de se retirer dans l'ombre, le silence, la solitude. Car il s'agit maintenant de donner des voyelles aux couleurs et que la lumière chante, sur une partition sans fausses notes, pour l'œil qui écoute et se tait. Que la chair enfin se mette à parler du bonheur d'être vive et que nous frémissions de l'entendre rire si, jetés dans ses bras, nous étions couverts en un instant de notre feuillage unique et de toutes ses couleurs.*» Un roman-peinture-poème que je lirais avec tellement de plaisir, à voix haute, aux Ateliers Boggio, si j'y étais invité ! — particulièrement ce chapitre V où prose et vers se mêlent en un si impressionniste portrait.

17 mars 2020. Cinq jours plus tôt j'ai lu (et partagé le plaisir de la lecture avec Christine) Boris Vian à la bibliothèque. Rassemblement ultime, dont on ne mesurait pas encore le risque, au moment même où notre Président annonçait le confinement. Premier jour donc d'une longue perspective presque solitaire où je regarde avec satisfaction mes bibliothèques et sur le rayon le plus bas, l'empilement de livres qui nous attendent patiemment, Chantal et moi.

Et là, dans le sac-surprise de la bibliothèque, le troisième livre, resté en suspens, s'impose : **Les sept noms du peintre**⁶ de **Philippe Le Guillou**, auteur aimé par Catherine, notre bibliothécaire. Une plongée dans l'inconnu ; de ce Philippe Le Guillou, je ne sais rien, je n'ai rien lu. Plaisir de s'ouvrir sans idées préconçues, sans avis de critique, sans recommandation de lecteur, à un nouvel univers littéraire.

⁶Les sept noms du peintre : vies imaginaires d'Erich Sebastian Berg, Philippe Le Guillou, Gallimard, 1997.

« Il a suffi que je reçoive la visite de ce mystérieux envoyé qui venait me commander un Jugement Dernier pour que je me souvienne que j'avais été peintre. Mon visiteur paraissait connaître la série de crucifiés que j'avais réalisée dans mon atelier de Paris, l'année de la mort de Véronique... — Je compte sur vous. Je veux des corps, une montagne de corps. Et une spirale qui monte vers la lumière... »

Curieux incipit ; je ne monte pas vers la lumière ; je plonge brutalement, sauvagement dans les immenses corps écorchés, les ténébreux et sordides tableaux, horriblement magnifiques, de **Vladimir Veličković** ; et particulièrement un sanguinolent crucifié que dévorent, sous un ciel de plomb, d'immenses corbeaux⁷.

Cet univers glauque, dépressif, fantastique, dramatisé par la vision de celui de Veličković ne me quittera plus pendant la lecture confinée de cet étrange roman de Philippe Le Guillou. Je suis trimbalé de fantasy noire en chroniques sociales et historiques tout aussi noires, où les peintures imaginaires d'Erich Sebastian Berg — que je voyais mentalement surgir dans des tableaux allant de William Turner à Salvador Dali — illustraient des bruits, des odeurs, des couleurs évoqués par le déluge littéraire et baroque de Philippe Le Guillou. Promis, déconfinement avéré, je prendrai un autre de ses romans à la bibliothèque !

Antoine Compagnon, sur France Inter, parle ce matin de son confinement, sans s'en plaindre — comme beaucoup d'intellectuels qui n'y ont trouvé que l'extension officielle et obligatoire de leur confinement créatif et productif statutaire — et avoue, avoir trouvé le temps de lire quelques ouvrages en attente, empilés sur son bureau, et soudain abordables par cet imprévisible temps imposé.

Chez moi c'est cet adorable livre — adorable, curieux qualificatif pour un livre ! Un format de poche, broché ; 500 épaisses pages qui lui donnent l'embonpoint d'un missel ; sur la jaquette, une magnifique lithographie de Salvador Dali, une parmi les douze qu'il réalisa en 1956 pour illustrer le roman de **Cervantes** — ce **Don Quichotte de la Manche**⁸, si beau qu'il s'affiche bien en vue dans une de mes bibliothèques, me nargue et me culpabilise depuis des années ; ce monument supposé de la littérature que ma vie a réduit au seul épisode des moulins et à la contemplation de cinquante lithographies de Don Quichotte et Sancho Panza rassemblées dans un coffret⁹ par "Les peintres du livre", œuvres de cinquante artistes du XVII^e siècle à nos jours, des Éditions Blounte en 1617 à Picasso en 1968.

⁷Veličković, découvert un trimestre plus tôt, à Landerneau, au Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la Culture, du 15 décembre 2019 au peu probable 26 avril 2020.

⁸*Don Quichotte de la Manche*, Miguel de Cervantes Saavedra, Éditions du Chêne, 2009.

⁹*Don Quichotte de Cervantès par cinquante artistes du XVII^e siècle à nos jours*, présentation de Claude Roger-Marx, Le livre club du libraire, 1968.

Enfin, grâce au confinement, je vais enfin lire **Le Don Quichotte**.

Ce fut un curieux voyage ! Tantôt mêlé d'ennui, tantôt dans l'hilarité d'un récit qui résonne d'une caricaturale et bienveillante contemporanéité : chronique intemporelle des orgueils, des faiblesses, des couardises, des roublardises... et du bon sens dit populaire. Toujours en extase devant l'inspiration, la suggestivité, la délicatesse du tracé, l'intelligence de la profusion de détails ou de la sobriété, l'art des couleurs ou de la monochromie, admiratif des douze lithographies de Salvador Dali. Plongé dans ce décidément adorable — *adoration : amour fervent, culte passionné* — livre, sur ma terrasse au soleil, j'étais conscient de profiter pleinement de l'osmose de deux créativité exceptionnelles, celles de Cervantes et de Dali, que séparent pourtant plus de trois siècles.

Il est temps de terminer cette déambulation entre littérature, musique et peinture. Mais n'est-ce pas en puisant dans la poésie contemporaine que je pourrais conclure, trouver la synthèse du mot, de la couleur, du son, du tempo. Et quoi de mieux que de puiser une fois encore dans les poèmes d'un des amis de notre bibliothèque, **Jacques Darras**. Deux ouvrages s'imposent d'emblée, ne serait-ce que par leurs titres, **Van Eyck et les rivières**, et **Pieter Brueghel croise Jean-Jacques Rousseau sur l'AI**¹⁰. Le deuxième : jubilatoire, visuel, coloré, sonore, ironique, surprenant, iconoclaste ! Ah ! Lire Darras à haute voix, le déclamer à la Bonaffé ! Lire ce coloré *Petit carré rouge de Paul Klee à Berne* – même s'il est moins sonore que son «*Avance à l'allumage sur moteur de marque alexandrine classique*» – que je recopie dans son intégralité (au diable si je dépasse les dix feuillets, Internet paginant presque gratuitement) :

*Entre bleu nuit
Vert foncé
Violet foncé
Violet pâle
C'est carré rouge
Non pas tout carré
Que rectangle debout
Mais
Dire carré
Va plus vite à
Rouge
Que trop lent à
Déplier
Trop droits
D'angle
Rec—
Tangue
Carré j'y suis*

¹⁰Pieter Brueghel croise Jean-Jacques Rousseau sur l'AI, Jacques Darras, éditions du Cri, 2013.

D'un trait d'une traite
Dites
«Carrérouge»
Tout à coup rouge
Pulmonaire
Bat
Cœurs poumons
sur l'extérieur
«Carrérouge» respire
«Carrérouge» aspire
«Carrérouge» expire
Tableau c'est la respiration de l'œil
Tableau c'est la lumière qui se greffe un cœur
Tableau c'est la transsubstantiation du sang dans la couleur
Prenez
Nous prenons
Prendrons
Avons pris
Le futur de la lumière
Le futur de la lumière nous arrive au passéprésent de rouge
Au carré
Voyez
Cinquante années d'une vie se donnent
Dans l'anonymat mathématique du rouge
Cinquante années de famine d'une vie
Auront attendu
Qu'une goutte ronde rouge à l'extrême pointe fine d'un pinceau
Se place
Se pose
S'espace
Entre noir nuit
Rose aube
Vert automne
Beige argile
Bleu soir
Commencement définitif d'incarnation du rouge

Surprenant ? Non ?

Ce journal a été tenu au premier semestre de 2020. Sa parution a donc été différée. Il fut écrit avant la disparition de Frédéric Cubas-Glaser dont les prestations à la bibliothèque furent aussi à l'origine du besoin de lier lecture, peinture et musique.

Notes de lecture

Par Patrick Fourets

Betty, Tiffany McDaniel, Gallmeister, 2020

Une famille dans le sud de l'Ohio. Betty, *la petite indienne*, est la narratrice, complice plus que ses frères et sœurs de son père. Ils vivent à Breathed. Au début du roman, elle a 6 ou 7 ans. A la fin de son récit, elle tutoie les 18 ans. Elle vient d'obtenir son diplôme d'études secondaires. Elle quitte sa maman et son dernier petit frère, Lint, l'enfant bègue.

Un roman dont le sombre, plus encore, le tragique est estompé par la poésie surréaliste du chef de famille qui invente une vie heureuse pour les siens.

Avec nous tous réunis, Papa a décidé qu'un pique-nique en famille pourrait lever l'ombre qui semblait nous obscurcir.

Le récit nous apprend pourtant l'extrême violence – ouragan dévastateur – à formes multiples, de Flossie – à ses propres dépens – et de Leland à l'encontre de leur sœur Fraya.

Trustin, l'avant-dernier de la fratrie, se tue par accident, pour avoir sauté de trop haut d'une branche d'arbre. Croyant plonger dans la rivière, il s'est fracassé sur la rive.

Betty, au teint si différent des autres enfants de sa classe, endure les moqueries, y répond et forge sa personnalité entre tendresse et indépendance. Son amour pour son père, constant, sa complicité charnelle, ne la prive pas d'une lucidité farouche.

Ce roman tient du conte. Cela aurait pu être un roman noir. Raconté par une enfant devenant adolescente, sa gravité est détournée par le quotidien magique voulu par l'auteure.

La petite indienne est une vraie Cherokee. Elle respire la vie malgré les épreuves, ce qui donne à ce roman une forme de simple humanité empreinte de poésie.

Il y avait des citrons accrochés aux érables, aux chênes, aux platanes, aux ormes, aux noyers, aux pins. Des arbres qui n'avaient, bien sûr, jamais porté des fruits aussi jaunes (...). C'était comme un rêve (...). De bien des façons, ces petites boules jaunes ressemblaient à des fragments de soleil (...).

Il y a longtemps (...). une jeune fille m'a dit combien ça lui plairait d'avoir toute une plantation de ce fruit jaune pour elle toute seule.



Un Bruegel, Louis ; Gérard Noiret, 2018

Par Patrick Fourets

La France aux quatre vents, Francis Combes, Le Temps des cerises, 2017

*nous regardons le soleil se coucher sur Paris
et
(puisque la poésie moderne recycle les images du passé et
leur redonne jeunesse)
nous boirons*

*à la coupe de nos lèvres
dans la douceur du crépuscule
la clarté mordorée du ciel
lentement
comme un vieux rhum*

Ce recueil en vers libres ou comptés (rimés ou pas) semble une anthologie de poésies. Ballades, sonnets, rondeaux, épîtres, ritournelles, complaintes sont la matière vivante de la composition.

Parts d'Histoire, de légendes, de souvenirs personnels, de chants d'amour sont une succession de séquences insolites mais si réelles à travers le pays.

*Une fois passé le col, nous arrêtons la voiture
près du monument en plein air du gisant de Du Guesclin
Allongé sur son lit de pierres
le grand guerrier
«qui a précédé Jeanne d'Arc sur la voie du relèvement national»
est très court
comme l'étaient les grands hommes de ce temps*

*La rose est au rosier
La belle embrassons-nous
La rose est au rosier
le temps s'en va passer*

*Nous nous observons
un instant
sans bouger
avec une sorte de respect.*

*Vivre avec elles
sur la même planète
nous rend un peu plus légers.*

*Nous nous sommes arrêtés dans la zone commerciale
à la sortie de Blois pour faire des courses
une zone identique à toutes celles qui nous sont apparues aux
entrées de chaque ville de France
avec leurs enseignes*

Mc Do

Auchan

Carrefour

*L'humain est au cœur de l'ouvrage dans son quotidien. Le présent se rappelle
de son passé, lointain ou proche.*

*La lune brillait au-dessus de la bergerie
Et sur la place un accordéoniste anar
Faisait danser des gens sur le Temps des Cerises.*

*Il devra encore beaucoup pédaler
pour faire tourner
la roue mécanique
de son astre
personnel.*

*Dans le TGV les gens ne se parlent pas ;
ils téléphonent, lisent des magazines, tapent sur leur
ordinateur portable
boivent un café dans un gobelet de plastique, et se côtoient
sans se regarder.*

Pourtant il se dégage une philosophie teintée de nostalgie voire d'inquiétude, portée par un chant d'amour. Francis Combes aime profondément les gens qui composent la France des banlieues ou des villes sans éclats apparents. Et de soumettre son attachement aux banlieues dont Aubervilliers, la sienne avec ses couleurs multiples et ses habitants, si près de Paris, mais si éloignés.

*Au-dessus de Paris, dans la courbe
Douce et gris bleu que fait le boulevard
A un certain endroit des Maréchaux
(C'était, je crois, du côté des Lilas)
J'ai entrevu, un jour que je passais
Je me souviens, deux trois coquelicots
(...)*

*La banlieue que nous aimons est une femme exploitée
par des lignées de nabots, maquereaux, margoulines,
escrocs, queues-de-pies et jabots, attachés-cases, et
costumes-cravates
(...)*

Ce tour de France anecdotique, aux quatre vents, aux quatre points cardinaux, en mots simples, est un immense voyage émotionnel. Un appel raisonné à la fraternité dans un temps où le repli sur soi est la norme.

*Ouvriers, militants. Il en est tant et tant
Artistes ou savants, simples gens qu'on oublie
Qui vinrent vers la France, poussés par quatre vents
Comme oiseaux apportant des plumes pour nos nids*

*Revanche des vilains sur la loi des seigneurs,
le braconnage hélas est un art qui se perd.
C'est je crois autrement qu'il faudra qu'on opère
et à une autre échelle, contre ces prédateurs...*

Par Patrick Guillard

Robinson Crusoé : la vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé de York, marin, qui vécut 28 ans sur une île déserte sur la côte de l'Amérique, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, à la suite d'un naufrage où tous périrent à l'exception de lui-même, et comment il fut délivré d'une manière tout aussi étrange par des pirates. Écrit par lui-même, Daniel Defoe, 1719 (première traduction en français par Thémiseul de Saint-Hyacinthe et Justus Van Effen en 1720)

Tout le monde connaît le titre. Pourtant qui a lu ce classique intégralement ? Survivaliste involontaire et résilient à toute épreuve (les termes n'existaient pas) Robinson affronte les affres de la survie, de la solitude, de la peur du lendemain, du manque de communication. Il traverse une crise mystique qu'une fièvre délirante et une bible viennent éclaircir. Vingt-huit ans plus tard l'épilogue se révèle heureux. Mais qu'en est-il de la réalité ?

Daniel Defoe s'est inspiré de la vie du corsaire Alexander Selkirk débarqué en mai 1704 dans l'île Más a Tierra.

Quatre ans et quatre mois plus tard ce dernier retrouve la compagnie de ses semblables, au début il s'exprime de manière inintelligible. Et plus tard, continue de se promener en peau de chèvre... Il n'est pas nécessaire de confronter la fiction de Defoe à la réalité de Selkirk pour se laisser porter par la langue de ce romancier.

A lire à l'abri des giboulées de mars pour conserver sa vigueur morale en temps de covid.

Par Patrick Guillard

En passant, Gérard Noiret, dessins de Jean-Louis Gerbaud, Obsidiane, collection Le carré des lombes, 2019

J'ai longtemps hésité à écrire une note sur ce recueil. Tout simplement parce que différentes lectures m'en offraient des paysages différents d'une part, et d'autre part, parce que j'ai eu la chance de connaître Gérard Noiret au travers des chantiers d'écriture qu'il anima à la bibliothèque multimédia Paul Eluard d'Achères.

Il n'est jamais facile d'écrire sur quelqu'un qu'on connaît de chair et d'os.

Qu'est-ce qui finalement a levé mes inhibitions ? En ces temps de pandémie cet ouvrage m'inspirait : chacun actuellement se trouve confronté à des micro-scènes de bonheur (ou l'inverse), chacun peut même solliciter sa mémoire en un voyage immobile.

Et se mettre à écrire.

Se mettre à écrire : voici une solution pour sortir du bruit médiatique voire de la sidération occasionnée par la Covid-19, prendre un crayon et devenir attentif au monde et micro-monde qui nous entourent.

Cet ouvrage nous sert, nous servira donc deux fois :

La première, en lecture de chevet ou en nous accompagnant lorsque nous cheminons, glissé dans l'étui de notre ordinateur. Sorti de façon impromptue, quand nous souhaitons souffler, ouvrir une parenthèse.

Et la deuxième, le stylo à la main, attentif à des moments fugaces qui jalonnent ce confinement, l'écriture offrant un recul utile afin de se retrouver.

Pensons donc ce livre comme une invitation à l'écriture, une source d'inspiration.

Poussons l'économie de la description jusqu'à ne plus mettre qu'une scène se suffisant à elle-même,

ZOÉ

Difficile

De sourire à l'objectif

la bouche pleine

surtout si l'on a perdu

deux incisives

et que le soleil

au-dessus des péniches

vous éblouit

qu'une image qui éveillera une émotion,

PARVIS

Entre les seins bronzés

À l'étroit dans le corsage

La croix en or

Comme

Le diable dans le bénitier

qu'un raccourci saisissant qui élargit notre horizon et titille nos valeurs,

CHARITÉ

Sur les containers

Ici et là dans les rues

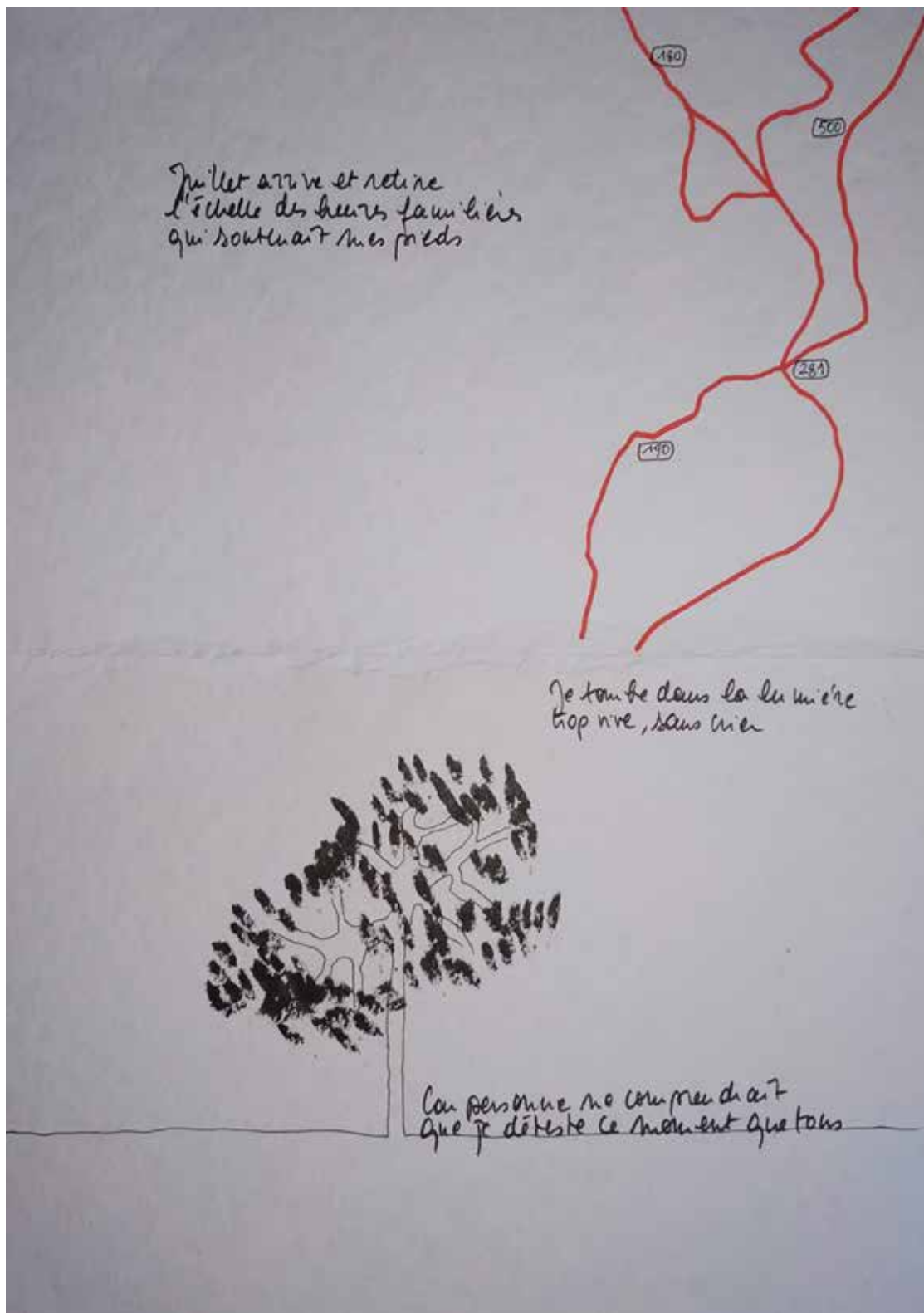
Une mention le rappelle

Après recyclage

Les vieilles peaux

Serviront aux miséreux

Picasso copiait ses peintres préférés, La Fontaine piochait dans Ésope. Pourquoi ne pas utiliser la même démarche que ces grands et l'appliquer aux poèmes de Gérard Noiret ; faire d'*En passant* une source d'inspiration, de création littéraire ? Inventorions les petites perles qui, *en passant*, nous entourent et faisons-les briller, polissons-les, humblement, pour embellir notre vie.



Sans titre, Louis ; Anne Dujin, 2019

Notices biographiques

Anne Barbusse : née en 1969, après une agrégation de Lettres Classiques, elle s'installe dans le Gard et traduit de la poésie grecque moderne. Publications en revue : *Arpa*, *Les hommes sans épaules*, *Poésie Première*, *Ouste*, *Nouveaux délits*, *L'intranquille*, *Encres vives* (*Les quatre murs le seuil le lit*, 2020) et en ligne (*Terre à ciel*, *Recours au poème*, *Sitaudis*, *remue.net*, *Margelles*). A venir aux éditions Unicité, *Moi la dormante*.

Pierre Bergounioux : né en 1949. Romancier, essayiste, il publie depuis 1984 dans de nombreuses revues et maisons d'édition : Gallimard, Verdier, Fata Morgana, William Blake, Le bord de l'eau... S'ajoute à cette importante bibliographie son journal, cinq *carnets de notes* à ce jour, édité chez Verdier. Auteur régulier de livres pauvres, il est aussi passionné d'entomologie. Longtemps enseignant, il se partage aujourd'hui entre l'écriture et la sculpture, l'Île-de-France et la Corrèze. Il construit son œuvre qui semble un même livre dans la volonté de garder une trace des jours, de fixer les événements et de sauver le présent de l'oubli.

Xavier Boggio : né en 1953 à Soisy-sous-Montmorency, d'abord tailleur de pierre, formé aux Beaux-Arts à 28 ans, Xavier Boggio est un sculpteur-peintre auvernois pugnace : 365 peintures de 2000, 366/366 en 2008. La résine, sa compagne, entre dans et sur ses stèles en béton, culbutos, tableaux colorés depuis 2003, bois, toiles, kakemonos, gouttes en 2009, enfin depuis 2017 dans ses 1000 «gens» debout.

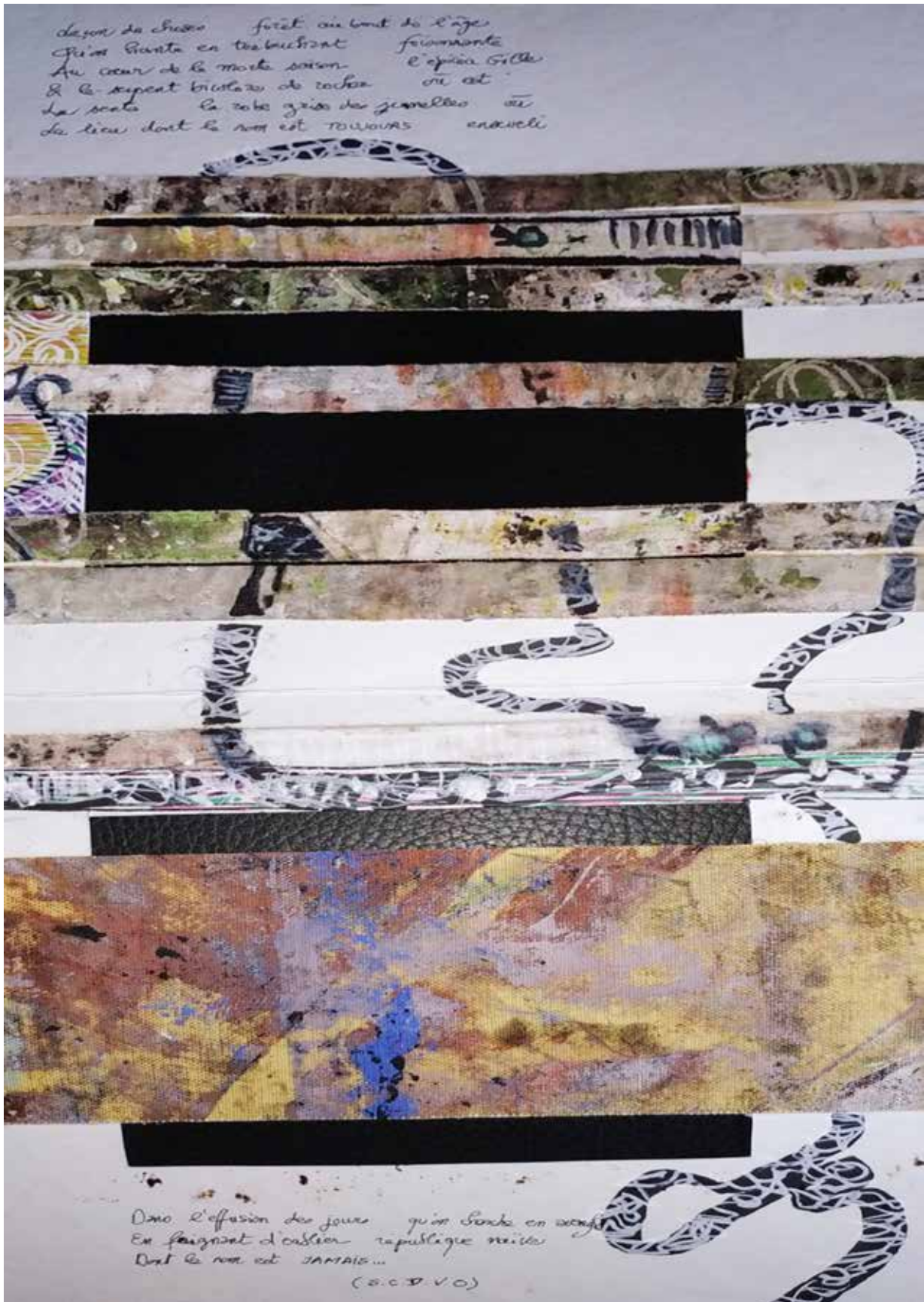
Gérard Cartier : né en 1949, il passe son enfance entre Chartreuse et Vercors puis partage sa vie entre la région parisienne et Chambéry. Conjointement il mène sa carrière professionnelle d'ingénieur et bâtit une importante œuvre poétique puisqu'il publie une quinzaine d'ouvrages dont deux titres seront primés (*Tristan Tzara* en 1997 pour *Le désert et le monde*, Flammarion, et prix Max Jacob en 2000 pour *Méridien de Greenwich*, Obsidiane).

Catherine Champolion : directrice de la Bibliothèque multimédia Paul Eluard d'Achères et membre du Comité de rédaction de la revue *incertain regard*.

Eric Chassefière : directeur de Recherche au CNRS, astrophysicien. Auteur d'une trentaine de recueils parus chez Encres Vives, Rafael de Surtis... il a obtenu en 2015 le prix Giorgios Sarantaris. Il publie dans des revues de poésie, est membre du comité de lecture de la revue *Interventions à Haute Voix* et donne régulièrement des lectures : Festival des Poésies Actuelles de Cordes-sur-Ciel, Maison de la Poésie de Poitiers, ...

Frédéric Cubas-Glaser : puisant son inspiration dans l'Espagne pluriculturelle et tolérante d'Al-Andalus, ce peintre a construit une œuvre symbolique et poétique, nourrie d'histoire de l'art. Très attaché à la manifestation du livre pauvre à la bibliothèque d'Achères, il a largement contribué à la collection *Les yeux fertiles* et répondu à d'autres moments aux sollicitations d'écrivains. Il nous a quittés le 14 août 2020 en laissant une œuvre en perpétuel questionnement, ouvrant de nouvelles recherches.

Marie Dagand : vit en région parisienne où elle a enseigné la musique quelques temps, a toujours rempli des carnets dans lesquels elle dessine parfois.



S.C.D.V.O., Christian Tell ; Gérard Cartier, 2018

Anne Dujin : née en 1981. Elle a publié en 2019 aux éditions l'Herbe qui tremble *L'Ombre des heures*, qui a reçu la même année le Prix du premier recueil de la Fondation Antoine et Marie-Hélène Labbé pour la poésie. Elle est rédactrice en chef de la revue *Esprit*.

Khalid El Morabethi : vit, étudie, cultive son jardin au Maroc à Oujda, écrit des textes.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard : Une année cloîtrée, limitée, joue sur les pensées. L'univers personnel change. Vivement le retour d'un peu de rose et de bleu dans les mots/maux de tous les jours. Heureusement, on peut toujours cultiver son jardin et se prémunir des opportuns. (*Candide*, Voltaire. - Vous savez... - Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin.)

Claudine Guillemain : géologue, retraitée de l'Education Nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger.

Nicolas Jaen : né le 2 février 1981 à Toulon. Derniers ouvrages publiés : *Livre noir* (L'Atelier des Grames), *L'angeresse* (Le Frau), *Les poitrinaires* (Clapàs), *Phylactères* (Unicité).

Dominique Lardeux : plasticien, peintre et dessinateur, auteur de nombreux livres pauvres. De formation scientifique, agrégé d'Arts Plastiques, il a enseigné les Sciences Physiques puis les Arts Plastiques en lycée, tout en développant un travail artistique. Il a participé à de nombreuses expositions en France et à l'étranger, personnelles et collectives - notamment en Belgique, aux USA, et en Chine.

Daniel Leuwers : critique littéraire et poète, professeur de lettres. Sa rencontre avec René Char en fait l'initiateur du concept du livre pauvre. Il constitue au prieuré Saint-Cosme une collection unique. Inlassablement, il initie ou accompagne des manifestations qui permettent la rencontre des artistes, des écrivains et du public autour du livre pauvre. Auteur de livres pauvres, il publie aussi des ouvrages sur le sujet.

Marianne Le Vexier : peintre, graveuse, sculptrice, de formation classique (Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Académie de Port-Royal). Elle s'inscrit dans l'esprit de l'Ecole de Paris et ne s'interdit aucun medium créatif afin de mettre en œuvre son univers onirique.

Louis : nourrit son imaginaire de philosophie, de psychanalyse et de littérature. Expositions individuelles et collectives en France et à l'étranger. Différentes collaborations avec des revues de poésie (*Quinzaine Littéraire*, *Compac'Act*, *En attendant Nadeau*, *TK 21*), cinq livres de poésie, « *Philo[Sophie]* » 2021 éditions SoLo. Six travaux papiers pour le musée de Grenade, une peinture au musée de Szeckesard (Hongrie). Commissaire artistique de Rev'arts à Bezons. Œuvres présentes dans des collections privées en France et à l'étranger.

Ariane Martenot : écrivain et musicienne, elle collabore avec France Culture pour des fictions radio autour de la musique. Elle écrit également des textes dans un style sobre et subtil où le quotidien s'avère révélateur.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Fondateur de la revue *incertain regard*. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de poèmes, *Dans la traversée du visage*, est paru aux éditions du Cygne.

Gérard Noiret : écrivain et critique littéraire. A publié des livres aux éditions Obsidiane, Maurice Nadeau, Actes Sud. Membre du Comité de rédaction de *En attendant Nadeau*, *Europe*, *Secousse* et *incertain regard*. Précurseur des ateliers d'écriture en France, il est aussi animateur de débats. Quelques titres parmi sa bibliographie : *Chroniques d'inquiétude*, *Polyptyque de la dame à la glycine*, *Le Commun des mortels*, publiés chez Actes Sud, *Autoportrait au soleil couchant* chez Obsidiane. Son dernier recueil, *En passant*, est paru chez Obsidiane.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme, un plaisir qui peut être partagé.

Thierry Renard : né en 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, « agitateur poétique », à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *RumeurS*, pour le compte des éditions La rumeur libre.

Christian Tell : né en 1957, suit une formation académique à l'école André-Langlais de Conflans (78), expose très jeune à Paris. Il s'oriente vers l'abstrait fin des années 1990. Aujourd'hui il travaille sur tissu, feutre de jardin, se passionne pour la sculpture, utilise bitume, béton, gesso et gouache. Il aime être en recherche, travaille sans projet préconçu, ce qui laisse la part belle au hasard.

Sanda Voïca : née en Roumanie. Publie *Le Diable a les yeux bleus*, éditions Vinea, 1999. Installée en France depuis 1999, écrit exclusivement en français. Livres de poèmes publiés : *Exils de mon exil*, Passage d'encre, 2015 ; *Epopopoèmemés*, Impeccables, 2015 ; *Des couleurs en profondeur*, Petit Flou, 2016 ; *Trajectoire déroutée*, LansKine, 2018. Initiatrice et responsable, entre 2010 et 2019, de la revue *Paysages écrits*.



Rester debout, Xavier Boggio ; Hervé Martin, 2018

Responsable de la publication :

Katell Landier

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

© Les photographies des livres pauvres illustrant ce numéro ont été réalisées par
Sophie Patry. Livres pauvres de Pierre Bergounioux, Xavier Boggio, Gérard Cartier,
Frédéric Cubas-Glaser, Anne Dujin, Dominique Lardeux, Daniel Leuwers, Marianne Le Vexier,
Louis, Hervé Martin, Gérard Noiret, Christian Tell

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.